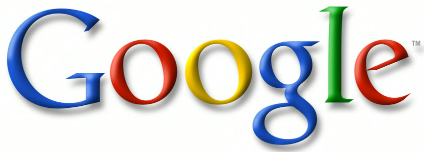
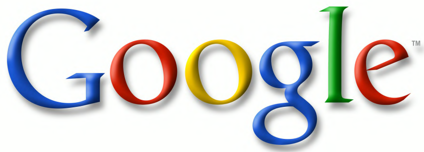




EUGÈNE VAN DER MEER

LA SIRÈNE

RÉPONSE A

MONSIEUR A. DUMAS FILS

A PROPOS DE

MONSIEUR ALPHONSE

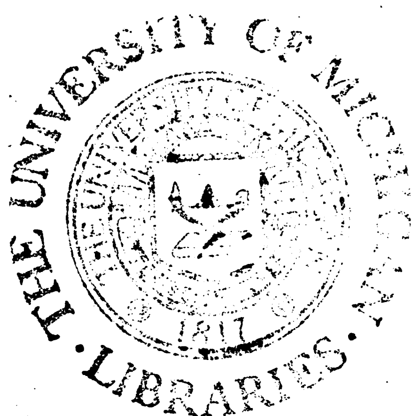
Ai-je donc, juste comme Figaro, le droit de ne parler de rien!

BRUXELLES

LIBRAIRIE DE L'OFFICE DE PUBLICITÉ

46, rue de la Madeleine.

1874


THE UNIVERSITY OF MICHIGAN
LIBRARIES
1817

M. Fischer

LA SIRÈNE

RÉPONSE A

MONSIEUR A. DUMAS FILS

A PROPOS DE

MONSIEUR ALPHONSE.

Eug. van der [illegible]

EUGÈNE VAN DER MEER

LA SIRÈNE

RÉPONSE A

MONSIEUR A. DUMAS FILS

A PROPOS DE

MONSIEUR ALPHONSE

BRUXELLES
IMPRIMERIE DE ADOLPHE MERTENS,
rue de l'Escalier, 22

—

1874.

PREMIÈRE PARTIE

LETTRE

A

MONSIEUR A. DUMAS FILS

> « Continuez vos généreux enseignements. Continuez d'enseigner à la génération nouvelle le dévouement à la patrie, le respect de la famille, la confiance obstinée dans l'avenir, le retour aux mâles vertus et aux vérités éternelles. »
>
> JULES SANDEAU.
> (Réponse à Monsieur de Loménie

Monsieur A. DUMAS Fils,

Je suis Belge; c'est vous dire que j'ai maints défauts.

D'abord, je suis écrivain; romancier si vous voulez, dramaturge peut-être. En tous cas, j'écris et j'ai la prétention d'écrire en bon français et, qui plus est, d'avoir des idées et de savoir les développer!

Si ce n'est pas là de l'outrecuidance, je ne connais plus la valeur des mots.

Belge comme une oie, en résumé, je pose pour l'homme de lettres et j'oublie que le Français seul est dépositaire de ce feu sacré que l'on nomme le génie de la littérature!

J'oublie une chose plus importante encore, c'est que les Belges sont gens intéressés avant tout et que, s'ils écrivent, c'est pour de l'argent.

Vous faites l'étonné, n'est-ce pas?... Eh

bien!... ouvrez Balzac, *Physiologie du mariage;* vous y verrez la jolie réflexion que voici. Je vous la livre toute crue, telle que je l'ai trouvée; il paraît qu'il n'était pas besoin d'y mettre des formes, la chose étant indiscutable.

« Comme c'étaient des Belges, le calcul
» fut chez eux aussi prompt que leurs
» regards! »

Qu'en pensez vous, Monsieur Dumas, et n'est-il pas prouvé, après cela, que d'aussi bons calculateurs ne peuvent passer leur temps à écrire, si ce n'est dans un but de lucre et de bénéfice, en d'autres termes, que pour faire commerce de l'art et de la pensée.

Le fait est positif, Balzac le présente comme un axiome et nous n'avons plus qu'à nous incliner devant son dire.

Les Belges sont donc fort peu intelligents; plusieurs de vos journaux l'ont dit et le répètent encore, et c'est d'ailleurs passé à l'état de proverbe : « Belge comme une oie! » en second lieu, ils sont juifs dans l'âme, Balzac l'a prouvé.

Eh bien!.. oui,.. je suis Belge!.. c'est-à-dire que je fais partie d'un peuple qui a lutté pendant des siècles pour son indépendance et pour la liberté, qui a su les conquérir et surtout les garder; je fais partie d'un peuple qui a pour souverain un homme qui a dit:

« Tous dévoués à leur Patrie, je n'ai jamais fait de distinction entre les Belges, je les confonds tous dans une affection commune. »

Je fais partie d'un peuple qui possède:

La liberté d'écrire.
La liberté de conscience.
La liberté de réunion.
La liberté individuelle.
La liberté de l'enseignement.
Le droit à son juge.
L'inviolabilité de son domicile.
L'inviolabilité de sa correspondance.
Le droit à la vie civile.
Le droit d'association.
Le droit de pétition, etc., etc.

Un peuple qui possède ces libertés, qui

sait les conserver et n'en pas faire mauvais emploi, doit être un peuple intelligent, je dirai plus, un peuple sage.

J'ai donc le droit d'être fier de mon titre de Belge et je ne le désavouerai pas pour tout l'or du Pérou (c'est beaucoup, n'est-ce pas, pour un juif de Belgique), encore moins pour l'inepte et ridicule mensonge inventé par Monsieur de Balzac.

Quant à ce qu'a dit ce monsieur, je ne m'en suis souvenu que parce que vous avez écrit dans votre lettre à M. Cuvelier-Fleury :

« Je respectai l'art et la pensée et je n'en » fis jamais commerce ! »

J'ai admiré cette phrase et je trouve que vous faites bien de mettre en pratique ce beau principe ; mais c'est justement à cause de mon admiration pour cette généreuse pensée que j'ai relevé la plaisanterie de l'un de vos plus grands hommes de lettres sur le compte des Belges !

J'ai relevé ces pointes, ces petites méchancetés que beaucoup de vos écrivains et quelques-uns de vos journaux nous lancent à

tout propos, parce que ce n'est pas là simplement une critique isolée, perdue dans l'indifférence des uns et dans l'admiration des autres; cette phrase de Monsieur de Balzac et le proverbe dont j'ai parlé ne sont qu'un faible extrait de tout un livre rempli d'aménités de ce genre à l'égard de mes compatriotes.

Il y a, chez beaucoup d'écrivains français, vous n'en pouvez disconvenir, un esprit de dénigrement qui les pousse à abîmer, à critiquer malgré tout, ce qu'ils voient ou supposent des mœurs des autres, et cela sans preuves, sans raisons, par parti pris, par dédain du fort vis-à-vis du faible, par rancune peut-être des Éperons d'or, comme si nous ne pouvions pas nous rappeler Roosebeek.

C'est idiot, n'est-ce pas, cette dernière raison; que voulez-vous? à critique mal fondée quelle cause faut-il chercher?

Pourquoi le Français, si plein de cœur et si bon diable souvent, s'amuse-t-il à pareilles niaiseries? et vraiment n'est-il pas malheu-

reux de voir qu'il a su répandre son sang pour nous en 1830 et qu'il ne peut se passer de blaguer (passez-moi l'expression) des gens auxquels il avait tendu une main des plus loyales et des plus désintéressées?

Vous vous demandez, à coup sûr, pourquoi cette longue digression sur un sujet qui vous semble hors de circonstance... je vais vous le dire:

Parce que je désire, d'abord, que vous me lisiez, en second lieu, que vous me répondiez.

Il est d'habitude, en France, de regarder d'un œil dédaigneux les ouvrages des auteurs belges, encore cet œil se ferme-t-il bien vite. Remarquez que je ne médis pas; ce n'est vraiment que depuis la dernière guerre que les auteurs belges sont parvenus à se faire feuilleter en France.

Le Français, en faisant cela, fait ce qu'a fait l'Académie quand elle repoussait Molière, qui pendant ce temps-là, c'est vous qui l'avez dit, accomplissait son action d'homme de génie sans l'autorisation de personne.

Pourquoi donc alors ne pas vouloir nous lire? Il y a peut-être de bonnes choses dans nos idées et dans notre morale, et n'y en eût-il qu'une ou deux, eh bien, ce sont pierres précieuses qu'il faudrait mettre à part.

Pourquoi suffit-il que mon ouvrage soit signé Van der Meer, ce qui est baroque pour un Français, ce qui de plus ressemble à un nom allemand (ne vous fâchez pas, c'est tout simplement un nom flamand); pourquoi suffit-il que je sois né en Flandre pour me refuser l'entrée de vos salons de conversation, pour me refuser le contact de votre public, pour m'interdire de penser en français (c'est ma langue de prédilection), pour ne point admettre que j'arrive à me faire jouer dans vos théâtres, vous qui l'êtes bien dans les nôtres?

Le génie a-t-il donc une patrie, et l'Allemand, l'Anglais, le Belge, l'Espagnol ne sont-ils donc pas fils de Dieu comme le Français, ne peuvent-ils avoir reçu d'en haut le don d'écrire, de peindre, de sculpter? et est-il bien logique d'admettre que les frontières,

inventions humaines, forment une barrière entre vous et les imbéciles?

Je reviens à mon nom; en latin, Van der Meer veut dire de Mera, du Lac en français, Limnès en grec, Jezierski en polonais, O'Loch en anglais et Min el Bahr en arabe.

J'aurais signé mon ouvrage du Lac, de Mera, Limnès, O'Loch, que tout Français m'aurait lu.

J'aurais signé Min el Bahr, Jezierski, que personne n'aurait songé à me feuilleter seulement.

Et voilà que c'est le même nom, traduit en d'autres langues et servant de signature à de mêmes pensées.

Pourtant vous avez dit :

« Ni les Etats ni les sociétés ne peuvent donner ce que Dieu se réserve de donner à qui bon lui semble; on ne décrète pas que le génie et la vertu seront dans un endroit plutôt que dans un autre, mais on les subit tôt ou tard, n'importe où ils sont.... ceci est élémentaire comme la vérité. »

D'autre part, pour terminer votre lettre à

M. Cuvelier-Fleury, vous écrivez ces lignes dignes d'être répétées :

« Si j'avais été Galilée, du jour où j'aurais été absolument certain que la terre tourne, j'aurais crié à tue-tête : « La terre tourne ! »

» Les pouvoirs constitués et autorisés m'auraient répondu comme ils ont fait :

» Tu vas déclarer qu'elle ne tourne pas, où tu vas mourir ! »

» A quoi j'aurais répliqué, ma vie étant utile : « Vous ne voulez pas que la terre tourne, elle ne tourne pas. »

» Et elle aurait continué de tourner !

» Et je me serais tranquillement remis à l'œuvre pour découvrir une vérité nouvelle ; parce que du moment que la terre tourne, ce qui est important, ce n'est pas que les pouvoirs constitués le veuillent, c'est que Galilée le sache et qu'il l'ait dit ! »

Je dois conclure de tout cela, Monsieur Dumas fils, que vous faites exception au milieu de vos compatriotes et que vous avez pour la vérité un culte sincère ; que partout

où vous la rencontrez, vous mettez chapeau bas comme devant Dieu dont elle émane!

La vérité est donc chose sacrée, et quiconque parle au nom de cette vérité, soit qu'il se trompe, soit qu'il dise juste, a droit au respect, à l'attention, à la courtoisie de son auditoire.

Il y en a tant qui parlent au point do vue du mensonge!

Pourquoi donc alors, Monsieur, dites-vous dans votre lettre à M. Cuvelier-Fleury :

« Je réponds le moins possible aux critiques que l'on m'adresse, etc..? Votre critique à vous émane d'un homme appartenant à un groupe d'élite, etc., la discussion peut prendre entre nous des proportions qui no me déplaisent pas et je m'y hasarde bravement? »

Voulez-vous insinuer par là que si un pauvre petit littérateur, plein de génie, mais oublié au fond de sa province, vous avait écrit d'une façon plus intelligente que M. Cuvelier-Fleury, vous n'eussiez pas répondu, de peur de perdre votre temps, et prétendez-

vous que l'on perde réellement son temps en discutant avec un homme de savoir!

Moi, Monsieur Dumas, je ne suis pas de l'Académie, mais j'ai fait des études littéraires fort sérieuses.

Ce n'est pas à cause de cela que j'écris, car il ne suffit pas de savoir, soit tourner une phrase, soit présenter convenablement un personnage en scène, il faut pouvoir mettre quelque chose de sérieux dans cette phrase ou dans la bouche de ce personnage; il ne suffit pas d'avoir de la forme, il faut avoir du fond.

J'écris parce que j'ai beaucoup vu, beaucoup étudié, beaucoup senti, beaucoup souffert.

J'écris ce que je pense être la vérité, je copie sur nature et cela facilite énormément mon travail.

J'écris enfin parce que j'ai observé l'enfant, le jeune homme éhonté ou naïf, le célibataire, le mari, le vieillard ganache ou respectable; la jeune femme courtisane ou vierge, la femme plus âgée, mère, aïeule,

veuve ou vieille fille; le commerçant, le médecin de l'âme et du corps, l'homme de loi, etc., etc.

Tous ces gens m'ont fait pleurer sur leur égoïsme, leur bêtise, leurs vices, le terre à terre de leur vie, leur lâcheté, leur hypocrisie, leur froideur, leur méchanceté, leur vénalité, leur entêtement dans le faux, leurs crimes parfois!

J'ai souffert du contact avec des âmes viles, mal tournées, j'ai souffert d'avoir rencontré fausses amitiés, fausses vertus, faux serments sur lesquels j'avais compté.

En un mot, à l'âge de vingt-trois ans déjà, j'avais appris que le monde est, pour un bon quart, fourberie, corruption, vice, vanité, égoïsme, infamie, coquinerie, et souvent encore, comme vous l'avez dit, imbécillité.

Tout cela, au lieu de me déformer moralement, a agi sur moi par les contraires; je me suis mis à détester toutes ces choses vilaines, à admirer tout ce qui était grand, noble, beau!...

Hélas!... Combien de jours ai-je passés à ne rien admirer du tout!

Je ne me suis pas déformé l'esprit, parce que j'ai eu le bonheur suprême, en venant au monde, d'avoir un père honnête homme, à la vertu antique, un père qui m'aimait vraiment.

C'est lui qui, alors que j'étais bien jeune encore, m'enseignait que rien n'est beau que ce qui est vrai, que rien n'est estimable que ce qui s'appelle : « Devoir »!

Il m'a appris à aimer Dieu et ma Patrie, à respecter le nom qu'il m'avait confié, à ne pas jeter ma vie en pâture aux aventuriers ni aux aventurières!

Il m'a montré du doigt ce qui est bien, ce qui est mal, ce qui est faux, ce qui est vrai!

Il m'a indiqué le vrai chemin qui conduit à la paix du cœur, le chemin de la vertu.

Elevé par un tel homme, vous comprendrez sans effort quelle fut ma désillusion lorsque, ayant guidé mes premiers pas dans la vie, mon père me dit un jour : « Tu es un homme, maintenant!... marche seul et souviens-toi! »

J'ai trouvé sur ma route des ronces, des

pierres aiguës; je me suis déchiré, blessé aux unes, cogné, heurté aux autres.

J'ai vu que dans ce monde, où je m'étais perdu, il y avait vice d'un côté, manque d'indulgence de l'autre.

J'ai continué à courir ce monde à la recherche du bien, comme Diogène à la recherche d'un homme, et plus j'ai connu la vie du dehors, plus j'ai pleuré.

Un jour, j'ai fait comme l'enfant prodigue, désillusionné, ne croyant presque plus à rien je suis rentré en moi-même et je me suis demandé avec terreur : « Le monde est-il donc si mauvais que cela? »

Ma mère m'a répondu :

« Le monde est divisé en deux parties : les honnêtes gens et les méchants.

» Les uns ne fraient pas avec les autres.

» Pour trouver les braves gens, il faut en être!

» Il faut rejeter loin de soi tous ceux qui ne vivent que de la vie extérieure; il faut n'avoir qu'une devise : « honnêteté! » qu'un

moyen : « devoir! » qu'un but : « le bonheur dans la vie de famille! »

» Si tu fais cela, a-t-elle ajouté, tu trouveras facilement les honnêtes gens; ils te tendront les bras! »

J'ai suivi ce conseil et un jour je me suis écrié avec une joie immense : « Il y a encore de braves gens sur terre, il y en a même beaucoup! »

N'est-ce pas que celui qui a eu le bonheur d'être guidé de la sorte doit se dire :

« Que tout cela serve au moins à quelque chose; faisons profiter de notre expérience de la vie, les déshérités, les parias, les égarés; éclairons l'humanité, nous qui avons acquis la facilité de discernement, apprenons aux races futures ce que nos parents nous ont appris à nous, et, pour qu'ils n'aient pas eu toute la besogne, appuyons nos théories sur des paraboles! »

Vous, Monsieur Dumas fils, vous avez eu la jeunesse malheureuse; cela a développé vos sentiments, et vos sensations se sont accrues en proportion des déceptions que vous

éprouviez;.... il en est résulté que vous êtes devenu le célèbre écrivain dont on parle tant.

Nous sommes donc tous deux destinés à éclairer nos contemporains; vous avez accompli plus que votre tâche, moi je commence; voulez-vous que nous causions ?

Je vais vous dire ce que je pense du monde que l'on peut mettre en scène, soit au théâtre, soit dans un livre.

Tout le contraire de ce que vous en pensez !...

C'est pour cela que je vous écris.

A qui donc voulez-vous que j'écrive que le mari trompé avant son mariage ne pardonne pas à sa femme de l'avoir compromis, si ce n'est à l'auteur de *Monsieur Alphonse*, cette comédie si bien faite, qui m'a tant fait rire, qui m'a tant fait pleurer et qui m'a si fortement désappointé, quand, sortant du théâtre, j'ai réfléchi au caractère des personnages mis en scène.

C'est que, Monsieur Dumas fils, vous le

savez bien d'ailleurs, vous êtes un peu sorcier.

Vous ensorcelez vos spectateurs par votre façon de dire, et il faut vraiment grande force de caractère pour vous écouter froidement... Ce n'est, la plupart du temps, que quelques heures après, quelquefois le lendemain, que l'on peut se débarrasser des effets de l'enchantement.

C'est ce qui m'est arrivé ; je vous ai applaudi d'abord, je me suis enthousiasmé, plus que d'autres peut-être, pendant la pièce; mais quand le rideau est tombé et que je me suis retrouvé seul dans la rue, je me suis écrié :

Non !.. ce n'est pas là la vérité, ce n'est point ainsi que les choses se passent; des maris comme M. de Montaiglin n'existent pas dans le monde qui m'entoure ; des femmes comme madame de Montaiglin ne sont guère nombreuses parmi les femmes qui fréquentent mon salon; des hommes comme *Monsieur Alphonse*, s'ils existent à moitié, ne sont pas aussi impudents, à moins de les ramasser dans la boue, et alors ils ne

méritent pas, pendant de longues années, l'amitié du mari que vous mettez en scène et que vous recouvrez de la grande figure du commandant.

On ne devient pas vil en un seul jour, il y a des relais sur le chemin qui conduit à l'infamie, et, vrai Dieu, je crois que les honnêtes gens n'attendent pas pour vous fermer leur porte que vous soyez parvenu au terme du chemin, surtout quand ils vous connaissent d'intimité, ainsi que M. de Montaiglin connaissait Octave.

Et puis cet enfant, pourquoi lui donner cet esprit qui n'est pas de son âge? vous en faites vraiment une petite rouée et il me semble qu'il eût mieux valu se servir, tout au contraire, de son embarras et de sa naïveté pour faire connaître la vérité à ceux qui étaient intéressés à l'apprendre.

Mais voilà vraiment que je vous critique en plein. Eh bien! Monsieur Dumas, je vous fais la partie belle, car je ne me borne pas à une simple critique, j'oppose à votre comédie une autre comédie.

Et, à ce propos, une réflexion :

Souvent, quand on est malade, on prend un second médecin qui s'empresse naturellement de condamner tout le régime ordonné par son prédécesseur et remplace ce régime par un régime à lui.

Il s'inquiète fort peu de savoir si ce régime est meilleur que l'autre, il lui suffit qu'il lui soit opposé du tout au tout ; il est vrai que souvent le malade en meurt.

Je ne fais pas comme ce médecin; si je présente une comédie en opposition avec la vôtre, c'est parce que je suis profondément convaincu que les idées y développées sont plus aptes à guérir mon malade, ce bon public qui nous écoute parfois de si bon cœur, qui nous croit si naïvement, avec tant d'abandon et qu'il ne faut pas tromper.

Je puis faire erreur,... vous en jugerez!

J'ai mis en scène, dans ma comédie, un mari, le marquis d'Alméda.

Ce mari est veuf, et de son mariage avec Hélène de Saint-Hivoir est née une fille, Hélène. du nom de sa mère!

Ce veuf épouse une jeune fille de vingt ans, la comtesse Irma de Maizeret; il fait plus, il l'a enlevée à un jeune homme qui l'aimait à la folie, il a profité de l'éclat de son nom, de la magnificence de sa position, — je l'ai fait ambassadeur, — de son luxe et de tous les brillants dehors qui frappent parfois l'imagination des ambitieux et il l'a amenée ainsi à trahir des serments faits à un fiancé.

Certes ce n'est point là le héros que vous présentez au public, c'est un mari vulgaire, malgré la haute sphère où je l'ai placé. Eh bien! ce mari-là condamne sa femme, il la chasse de son foyer, il la déshérite, il la voue au mépris public, parce que cette femme a eu un amant avant son mariage, et loin de se contenter de mépriser cet amant, Sosie de *Monsieur Alphonse*, loin de se contenter de lui dire : « Nous ne sommes pas du même monde, je ne vous connais plus » il le provoque dans un duel à mort.

Ce sont là d'étranges idées, n'est-ce pas

étranges par le contraste qu'elles ont avec les vôtres.

A qui voulez-vous donc, je le répète, que je fasse part d'idées pareilles, si ce n'est à vous qui ne les admettez pas ?

Vous me direz peut-être, si vous me faites l'honneur de me répondre, que votre héroïne a mérité, par cinq années de vertu conjugale, la pitié, le pardon complet de son mari, et que la mienne, la sirène, la courtisane du grand monde, la coquine en un mot que je mets en scène, ne peut guère inspirer à son mari que des idées de vengeance.

A cela je répondrai que madame de Montaiglin, pour moi, n'est point possible... Que le jour où une femme descend assez bas pour mentir à l'homme de cœur qui l'épouse, c'est-à-dire qui consent à lier éternellement sa vie à la sienne, que le jour où le mari jure de protéger et de défendre cette femme qu'il croit vierge et qui ne l'est pas, et où, à la face de Dieu et devant les hommes, il prononce ce oui qui renferme un monde, que ce jour-là, si le ciel était juste, il devra fou-

droyer l'infâme qui consent à ce pacte où l'un met tout son cœur, tout son avenir et toute son espérance, et où l'autre ne met que les fruits de son impudeur et les restes de sa vertu. Que peuvent venir faire dans la balance le repentir de cette femme ou son désir de revenir au bien?

Si elle veut sérieusement revenir, qu'elle prévienne cet homme de cœur, et s'il l'épouse alors, il sait ce qu'il fait... Mais si la femme commence le mariage par une infamie, je doute qu'elle puisse donner à son mari autre chose pour avenir qu'une nouvelle édition du passé.

La femme qui accepte de laisser signer ce contrat et qui ne prévient pas le malheureux qui lui donne son nom ne peut être, je le répète, qu'une coquine, une sirène, une courtisane, une intrigante, et c'est par une coquine, une sirène, une courtisane, une intrigante qu'il faut représenter ce type-là.

Madame de Montaiglin commence par se laisser séduire, elle continue sa vie en épousant un honnête homme, je dirai plus, un

homme sublime d'honnêteté, un homme dont toute l'existence a été loyauté, honneur, pureté. Elle reste cinq années avec lui et possède ce triste courage de pouvoir lui cacher le crime de sa jeunesse, et pourtant elle croit le respecter, l'aimer plus que son enfant peut-être!... Allons donc, mais chaque fois qu'elle embrasse le fruit de sa faute, elle insulte l'honnête homme qui a donné son nom à une fille perdue et qui ne le savait pas. Cette femme est lâche et vous en faites une héroïne, cette femme est une intrigante et vous la mettez sur le pavois; cette femme n'existe pas; si elle existe, c'est l'exception et il ne valait pas alors la peine d'en parler.

Et puis dans la scène du pardon.... où donc avez-vous vu qu'un mari qui pardonne vienne dire à sa femme : « Créature de Dieu, être qui se repent, » etc. C'est à un prêtre de prononcer pareille phrase.

Madame Guichard, voilà un portrait réussi et taillé de main de maître.

Ici je m'incline devant votre talent, et pourtant pourquoi mettre dans la bouche de

cette parvenue ces paroles cyniques: « Ne vous en défendez pas, il n'y a pas tant d'honnêtes femmes! » Il y en a pourtant et beaucoup; cela dépend du milieu dans lequel nous nous plaçons.

Il y a ma mère d'abord, la vôtre aussi; car vous avez dit : « Ma mère était une brave femme qui travailla pour m'élever! » Il y a ensuite la mère d'un tel et d'un tel, demandez à vos amis... j'ai demandé aux miens!

Vous me direz, ce n'est pas moi, c'est madame Guichard qui dit cela, et en le disant elle reste dans son rôle... Je vous demande pardon, mais c'est là une phrase à effet, et si madame Guichard la prononce, c'est parce que vous savez bien qu'il faut faire rire le gros public pour faire passer une pièce.

C'est le malheur de la littérature de nos jours; on sacrifie tout au goût du public et en faisant cela, en faisant servir une plume d'élite à pareil jeu, on fait une chose qu'on ne devrait pas faire.

Ami de la vérité, c'est au nom de la vérité qu'il faudrait parler.

On ne transige pas avec ces choses-là!...

On parle vrai, toujours, éternellement vrai; on ne contourne pas la route, on ne prend pas le chemin de traverse sous prétexte qu'il est plus facile; j'appelle cela avoir peur d'entamer la lutte contre les difficultés de la situation.

Il faut oser les aborder de front; c'est ce que j'ai fait; si je succombe, tout sera perdu, mais j'aurai du moins l'honneur de l'avoir entrepris!

Je me suis servi dans ma comédie de deux types d'honnêtes femmes: madame de Berlo et Hélène d'Alméda.

Madame de Berlo, c'est la mère de famille qui ne connaît qu'une chose : le droit chemin. Cette femme n'a eu pendant sa vie qu'une seule affection dans laquelle elle a confondu ses parents, son mari, son fils!

Elle ne connaît pas les autres sentiments, elle les comprend tous sur un mot de son enfant. Elle n'a qu'un regret dans son passé,

c'est son mari, cet être absent qui lui manque comme la lumière du soleil manque au prisonnier, cet être qu'elle a vénéré et que rien, rien ne peut remplacer. Elle n'a qu'un regret dans son présent: c'est que son fils se soit pris d'amour pour une coquette, pour une femme lancée dans le monde extérieur.

Pour madame de Berlo la vertu d'une femme prend sa source dans l'éducation première, dans les mœurs des parents, dans la vie de famille.

Elle ne comprend pas la coquetterie, indécence légale, elle n'admet pas que l'on sacrifie pour le monde extérieur, ramassis d'oisifs, de nullités, d'êtres sans cœur, de vaniteux, de sots; elle ne comprend que la famille et tout pour elle doit plier devant ce mot-là.

Il y a beaucoup de femmes de cette trempe, Monsieur Dumas, pas poétiques, peut-être, pour les gens qui planent toujours, car je ne saurais mieux les représenter qu'un bas de laine à la main et donnant à leur cuisinière des ordres pour leur dîner.

J'ai présenté d'autre part un type de jeune fille, bonne, tendre et douce.

Douce comme le sont les vierges, tendre comme le sont les cœurs que l'usage de la vie n'a pas désillusionnés, bonne comme ceux qui n'ont jamais été trompés.

Elle est timide, vertueuse, chaste, pas bigote; elle aime ses parents, connaît Dieu dont elle a fait un confident intelligent de ses douleurs et de ses joies.

Eh bien!... malgré l'auréole de poésie dont j'entoure cette pudique enfant, je lui fais pousser, quand l'heure a sonné, le cri d'amour, le cri de volupté!

Cette jeune fille redevient vulgaire, car elle ne se borne pas à aimer dans le vague; ce n'est pas au ciel qu'elle donne rendez-vous à son amant, loin de là, car c'est elle-même qui lui dit : « Je vous aime... d'amour! » Mais elle le lui dit poussée par un sentiment sublime, l'affection vraie, sincère, par le devoir qui lui a dit : « Répare! » et par son instinct d'honnête fille qui lui a dit : « Marche, suis moi, je te conduis à un honnête homme! »

Il y a encore beaucoup de jeunes filles de cette espèce, il y en a peu comme Rebecca.

Mais je m'égare, car je m'étais juré de ne point parler de la femme de Claude; pourtant j'en meurs d'envie, mais on en a tant parlé, les uns avec tant d'esprit, les autres avec si peu de compréhension du sujet, que je ne me hasarde pas à critiquer comme les uns, je ne le pourrais pas, ni à me tromper comme les autres, cela m'ennuierait trop.

Encore quelques mots sur deux personnages de ma comédie.

Il y a là un certain monsieur de Valtonne qui vous semblera peut-être surfait.

C'est une erreur : il fait partie de la classe des nullités, un peu de celle des vaniteux, beaucoup de celle des sots.

Laissons-le en paix, nous ne gagnerions rien à l'écouter parler, quoiqu'il nous débite parfois sur le monde des idées fort à la mode, je dirais plus, des idées drôles.

Heureusement, nous avons trouvé Georges de Livry à opposer aux idées du monsieur en question, et c'est heureux pour le

spectateur, car je ne trouve rien d'aussi immoral que de mettre en scène, sans employer le contre-poison, une réalité de la vie dans le but de désarmer par le rire ceux qui se voudraient fâcher.

C'est pour madame Guichard que je dis cela...Vous la faites parler de façon plaisante sur des choses sacrées, et vous n'employez pas en même temps ce contre-poison, tout de suite, sans perdre une seconde.... Au contraire, M. de Montaiglin finit par lui dire : « Vous êtes une brave femme ! »

Mon contre-poison à moi, c'est Georges de Livry, honnête homme s'il en fut et le seul qui moralise sans se jamais tromper, et, pour lui donner plus de force, il n'est ni mari ni père, ni amant de personne.

Il voit clair, car il est indépendant de toute passion; il dit ce qu'il voit, il fait profiter le public de son expérience du monde.

C'est une grande figure que Georges de Livry, et s'il y en avait seulement un sur vingt monsieur de Montaiglin, le monde irait autrement.

Il reste le prince Alphonse de Sorini, l'amant de madame d'Alméda !

J'en parlerai peu, d'ailleurs je ne l'ai fait paraître qu'une fois en scène et je lui ai donné son vrai caractère, c'est-à-dire que j'ai mis encore un restant de pudeur dans son âme vicieuse, sinon je n'aurais pas osé le présenter dans les aristocratiques salons où mes scènes se passent.

Ce qui frappe dans votre comédie, c'est moins M. Alphonse que les autres personnages..... Ce rôle d'Octave m'a paru trop malheureux pour que j'en parle plus longuement, aussi ne lui ai-je opposé qu'un rôle de courte durée.

Il suffit que l'on parle du type, il n'est pas nécessaire d'en faire trop longue exhibition.

On connaît maintenant les personnages que j'ai mis en scène. Reste à savoir si je saurai les faire manœuvrer de telle sorte que leur jeu plaise au public, si je saurai agencer, charpenter ma pièce de façon que les faits ne se heurtent pas entre eux, si j'aurai

la science de donner à mes personnages un caractère toujours égal, de façon qu'aucune parole dite par l'un d'eux n'eût dû se trouver dans le cas d'être dite par un autre.

C'est là une difficulté, vous l'avez vaincue; de plus, étant donnés les caractères des personnages que vous mettez en avant, ils ne peuvent pas agir autrement qu'ils n'agissent.... Vous êtes logique jusqu'au bout; seulement, tout repose sur une hypothèse que beaucoup n'admettront pas.

Malgré cela, cela n'est pas à discuter, vous êtes le maître de la scène, personne ne peut lutter avec vous pour tracer le plan d'une comédie; aucun détail ne vous échappe, aucune nuance n'est laissée dans le vague, vos personnages s'entendent parler!

Je ne puis donc mieux faire devant un tel maître que d'essayer l'imitation, le plagiat des moyens.... Il y en a quelques-uns à moi dans cette comédie, ce sont les mauvais; ceux qui ne sont qu'un calque de vos procédés seront reconnaissables de suite, ce sont les bons; en tous cas, j'ai l'espérance,

si jamais ma pièce mérite l'honneur de l'interprétation, que mon public, tout en ne s'enthousiasmant peut-être pas au premier abord, me sera reconnaissant des idées saines et morales que j'ai développées.

Peut-être ne serai-je jamais joué, à cause de cela un peu, aussi par manque de cette gaieté dont vous avez le secret, beaucoup par le manque d'idéal. Mais, je le répète, ce n'est pas un succès d'argent que je demande, ce n'est pas non plus un succès d'engouement, court comme tout ce qui est irréfléchi, c'est un succès d'estime et de durée!

Merci, Monsieur Dumas, si vous avez eu la courtoisie de lire jusqu'au bout cette lettre que j'ai écrite sans arrière-pensées, avec la franchise que doit posséder tout homme de lettres qui respecte sa plume.

Pardon, si j'ai pu vous blesser, soit par ma façon de dire, soit par ma façon de penser!

Mais vous avez trop d'esprit et votre renommée a trop fait le tour du monde pour qu'une critique, surtout la mienne, pût vous causer le moindre déplaisir.

Vous l'avez dit, d'ailleurs;

« Je ne dédaigne ni ne méprise la critique, Dieu m'en garde....

» Mais cela me prendrait trop de temps, car elles sont nombreuses et variées. »

J'insiste donc, car il me semble que vous ne pouvez qu'être flatté d'être autant critiqué.

Veuillez agréer, Monsieur Dumas, l'assurance de mes sentiments de très-haute estime.

Bruxelles, le 9 février 1874.

EUGÈNE VAN DER MEER.

DEUXIÈME PARTIE

« La plus grande originalité en matière d'éloquence serait celle-ci :

» Un honnête homme venant dire simplement et clairement des choses sensées. »

Le comte Molé.

LA SIRÈNE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

PERSONNAGES :

Le vicomte HECTOR DE BERLO.
GEORGES DE LIVRY.
Le baron CHARLES DE VALTONNE.
Le marquis D'ALMÉDA.
ALPHONSE DE SORINI.
Le docteur CORMEAU.
La douairière DE BERLO.
IRMA DE MAIZERET.
HÉLÈNE D'ALMÉDA.
La baronne DE VALTONNE.
La vicomtesse D'AVELANGE.

Domestiques, Soubrette.

—

La scène est à Paris, de nos jours.

ACTE PREMIER

CHEZ LA DOUAIRIÈRE DE BERLO.

La scène représente un salon richement meublé. Au-dessus de la porte du fond, les armes des de Berlo avec la devise : « honnête et pur! »

Une grande porte au fond donnant sur un large corridor.

A droite, une petite porte dérobée; à gauche, une grande porte.

Quelques croisées disposées au mieux.

Sur une table, un timbre et un bouquet dans un vase.

A côté de la table, un large fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

HECTOR DE BERLO.

(Hector, assis dans un fauteuil, à côté d'une table, relit une lettre et prononce, lentement et à haute voix, les quelques mots de la fin.)

.... Je finis cette longue épître, dans laquelle, comme une enfant, je t'ai dévoilé les secrets les plus intimes de mon être et les aspirations de mon cœur, et je t'embrasse

comme je t'aime ; je veux dire, de toute mon âme!.... IRMA DE MAIZERET!

(Hector prend dans l'enveloppe le portrait d'Irma, le regarde longuement, avec extase, puis il l'embrasse et porte ses regards sur le bouquet qui se trouve sur la table.)

.... Chères fleurs, que ses petites mains de reine vont toucher; apportez-lui, dans une exhalaison, tout ce que mon cœur renferme d'amour; car, moi aussi, je l'aime, moi aussi je ne veux vivre que pour elle!....

(Il reprend le portrait qu'il a remis sur la table.)

Tu es belle, ma mignonne, tu as reçu mes premiers serments; je veux que tout le monde t'aime comme je t'aime; je veux que ma mère....

(A ces mots, il se lève et se promène avec agitation.)

Et Charles qui n'arrive pas;.... au diable le cousin!

Je parie qu'il se sera encore figuré avoir tant d'occupations, qu'il aura craint de se lever. Voilà dix heures et demie, pourtant, et il m'avait promis de m'apporter, toutes fraî-

ches, les nouvelles qu'il aurait prises, ce matin, chez Irma!....

(Il reprend la lettre qui est sur la table et continue sa promenade autour du salon.)

Décidément, il se sera perdu dans les escaliers.... ou bien, il jase avec le concierge!.... Au diable les gens qui n'ont rien à faire; ils arrivent toujours en retard!....

Ah, monsieur de Valtonne! vous avez décidément la bonne façon de m'exaspérer!

SCÈNE DEUXIÈME.

HECTOR DE BERLO, CHARLES DE VALTONNE.

(M. de Valtonne, qui est entré par la petite porte de droite, a entendu les dernières paroles d'Hector.)

CHARLES.

Merci!

HECTOR.

Il n'y a vraiment pas de quoi!

Ah! tu arrives à propos; j'étais en train de t'envoyer mes meilleures bénédictions!

Tu ne sais donc pas avec quelle surexcitation je t'attends chaque fois que tu viens de chez elle?....

CHARLES.

Merci, encore, pour les fois où je viens de chez les autres!

HECTOR.

Pardonne à mon impatience!

CHARLES.

Mais je ne t'en veux pas, mon brave ami, bien au contraire; je suis heureux de voir combien tu aimes notre Irma.

J'aurais été ici depuis longtemps d'ailleurs;.... mais je montais l'escalier....

HECTOR.

Ah ça! mais diable, tu as donc passé par l'escalier de service?

CHARLES.

J'étais dans la loge du concierge ; je montais chez toi, par le plus court chemin, lorsqu'il m'a rappelé; il voulait que je lui donnasse mon avis sur la toilette de noces de sa fille.... elle est jolie, sa fille!....

HECTOR.

Ce n'est pas précisément à cette réflexion que le bonhomme s'attendait, et ce n'est pas là non plus ce qui m'intéresse. Voyons, parlons raison, parlons d'Irma!

Comment se porte-t-elle? Est-elle toujours aussi jolie, aussi charmante, aussi bonne?

Sa taille souple et fine fait-elle toujours envie à nos coquettes de Paris?

CHARLES.

Tout beau!.... quel feu, quelles flammes! je ne puis répondre à toutes ces questions à la fois!...

Laisse-moi donc ôter mon chapeau, laisse-moi m'asseoir,... laisse-moi souffler.... tiens,

voilà ma canne!.... Sais-tu ce que j'ai fait ce matin, moi que tu grondes toujours ! Tu crois que j'ai dormi, eh bien, non!... Je me suis levé à huit heures et me suis rendu de chez moi rond-point des Champs-Élysées, chez Mme Bertha, tailleuse de la Cour, boulevard du Temple, 52.

(Il s'essuie le front avec son mouchoir.)

HECTOR.

Maudit bavard!

CHARLES.

Chez Mme Bertha....

HECTOR.

Tailleuse de la Cour, boulevard du Temple, 52, tu l'as dit!

CHARLES.

Tu t'es mal levé, mon bon; mais je vais te faire changer d'humeur; j'allais chez Mme Bertha, en chargé d'affaires de la comtesse Irma de Maizeret, fiancée, depuis un

mois, avec M. le vicomte Hector de Berlo, lieutenant d'état-major!

(Ces derniers mots sont prononcés avec emphase.)

HECTOR.

(A part.) Une fiancée que ma mère n'a pas encore embrassée!....

(Haut.) Et.... qu'allais-tu faire.... ambassadeur?

CHARLES.

Nous avions bavardé modes, hier soir, dans les salons de la comtesse, et comme en fait de toilettes j'ai toujours un bon avis à donner....

HECTOR

(Se moquant). L'expérience!

CHARLES.

..... Irma m'a demandé conseil sur la garniture de sa robe de bal.... Une garniture en marguerites!.... pense donc, en marguerites!.... quand on ne porte plus que des bluets..... Aussi, ce matin, ma première

course a-t-elle eu pour but d'aller notifier à Mme Bertha le changement décrété dans la toilette de sa noble cliente.

HECTOR.

Brave ami!.... tu as donc toujours la confiance de ma fiancée... Sais-tu que tu es bien heureux de pouvoir lui parler et la voir tous les jours.

CHARLES.

Quoi d'étonnant à cela? n'est-elle pas l'amie de pension de ma femme, n'est-elle pas ma voisine, la fiancée de mon ami?....

(Il lui tend la main.)

D'ailleurs, tu te trompes étrangement si tu crois que cela lui plaise beaucoup de ne recevoir tes visites que tous les huit jours!....

HECTOR.

Que veux-tu, Charles, sa digne mère l'a exigé ainsi et je m'étonne même d'une chose, c'est que l'on n'ait pas trouvé plus convenable encore de remettre mes visites de mois en

mois.....Pauvre Irma!.... sais-tu ce qu'elle m'a dit la dernière fois que je l'ai vue?

« Si ma mère n'avait pas approuvé mon choix, j'aurais eu la force de me passer de son consentement. »

Je ne l'eusse pas souffert; aussi tu comprendras que je ne porte pas sa mère dans mon cœur!

CHARLES.

Il est certain que la comtesse de Maizeret aurait désiré pour sa fille un blason plus doré!

HECTOR.

Un blason plus doré!.... Je les reconnais bien là, ces faux nobles qui ont acheté leurs armoiries et leurs couronnes autrement qu'au prix de leur vie, de leur abnégation, de leur dévouement.

Je comprends que pour eux l'or tienne lieu de devise et qu'ils ne voient dans une union qu'un sac d'écus versé dans un autre!

Tiens, Charles, j'eusse préféré ma fiancée fille de roturier (Charles fait un geste de dégoût. Hector

continue avec fermeté et conviction) plutôt qu'héritière de la noble comtesse de Maizeret.

CHARLES.

Tudieu, comme tu y vas, mon bon; tu sembles oublier que la noble comtesse donne à sa fille un million de dot, et, à ce titre seul, tu lui devrais bien un peu de déférence.

HECTOR.

Comme fiancé d'Irma, je connais mes devoirs à l'égard de sa mère.... Je les ai oubliés un instant, pardonne-moi!

Mais tu sais dans quels principes de fierté mon père ma élevé!.... Je me souviens de son lit de mort; son doigt défaillant m'indiquait un coin de la chambre, je suivis du regard la direction de sa main tremblante et mes yeux tombèrent sur les armes de ma famille.

Je relus ma devise; il me semblait, dans ce moment solennel, la voir écrite en lettres de bronze.

(Hector montre de la main le blason qui se trouve au-dessus de la porte.)

« Honnête et pur! »

Ah, mon cousin!.... Il faut qu'Irma soit bien parfaite et que je sois bien certain de son amour pour que j'épouse autant d'or et cause un pareil chagrin à ma mère !

CHARLES.

Mais ta mère a tort, toi seul et Irma sont en cause, qu'importent les autres!

D'ailleurs, Irma n'est pas entichée de sa fortune; elle me disait encore, hier soir, qu'elle exigerait qu'au contrat il te soit reconnu cinq cent mille francs, afin d'assurer ton indépendance vis-à-vis d'elle!

HECTOR.

Mon indépendance!

Liberté chérie, basée sur l'amour d'une mère, il faudra donc que je te fasse outrage, et c'est l'argent qui doit aujourd'hui me la donner.

Ah!.... laisse-moi sortir; mon cœur éclate, j'étouffe, j'ai besoin d'air!

(Hector saisit Charles par le bras.)

J'aime tant mon Irma, vois-tu, et j'aime tant ma mère !

Il faudra pourtant que je brise un de ces deux cœurs.... tous les deux, peut-être !

(Il sort.)

SCÈNE TROISIÈME.

CHARLES DE VALTONNE.

(Il reste seul en scène, tout ahuri de la surexcitation où il voit Hector.)

Tudieu, qu'il y a des gens ridicules ! Voilà un garçon qui va épouser une femme jeune, jolie, agaçante, coquette, riche et noble, et qui n'est pas heureux !

Mais que seront donc les joies du Paradis ?

(Il se promène, s'arrête et ajoute :)

Et une femme qui en raffole; que dis-je, une femme qui l'adore le jour et en rêve la nuit,.... car elle en rêve la nuit, je le lui ai fait avouer !

SCÈNE QUATRIÈME.

CHARLES DE VALTONNE, Mme DE BERLO.

(Mme de Berlo est entrée pendant ce monologue et s'est approchée sans bruit de Charles de Valtonne.)

Mme DE BERLO.

Bonjour, monsieur de Valtonne, il me semblait que vous parliez tout seul?....

CHARLES.

Il vous semblait bien, madame, et je vous en demande pardon ; mais cela est plus fort que moi ; quand je suis malheureux, il faut que je raconte mes peines aux autres ; il n'y avait personne, je les contais à moi-même !

Mme DE BERLO.

Et la cause de ce cuisant chagrin, est-il indiscret de vous la demander?

(Pierre, un domestique, entre et présente un plateau à Mme de Berlo. Sur ce plateau, une carte de visite.)

PIERRE.

Madame la Douairière, voici une carte que l'on me charge de vous remettre.... La personne est en bas.

Mme DE BERLO.

Donnez.... (Elle prend la carte et ajoute avec une intonation joyeuse:)

Le marquis d'Alméda!.... faites monter! (Pierre sort.)

Mme DE BERLO.

C'est un vieil ami de mon mari, monsieur de Valtonne, et je suis bien aise de recevoir sa visite.

CHARLES.

Le marquis d'Alméda!.... mais attendez donc!.... c'est le nouvel ambassadeur d'Espagne à Paris,.... vous le connaissez?....

Mme DE BERLO.

Je le voyais très-souvent, il y a une vingtaine d'années, lorsqu'il habitait Paris; depuis lors nous nous sommes revus quelques

fois seulement, mais toujours avec bonheur, car c'était une loyale amitié qui réunissait nos deux familles, une de ces amitiés qui résistent au temps.

SCÈNE CINQUIÈME.

LES MÊMES, LE MARQUIS D'ALMÉDA.

(Le marquis entre après avoir été annoncé. En entendant prononcer par Pierre ces mots: « le marquis d'Alméda! » Charles de Valtonne se rengorge et répare rapidement le désordre de sa toilette.)

LE MARQUIS.

Bonjour, madame, bonjour, ma vieille amie.

Mme DE BERLO.

Oh! que vous avez bien fait de venir, cher marquis, et que je suis heureuse de vous voir!

LE MARQUIS.

Vous le serez plus encore, madame, quand vous saurez que ma visite est intéressée.

Je viens vous demander de me rendre un service.

Mme DE BERLO.

Parlez !

(Elle lui montre un siége.)

LE MARQUIS.

Vous êtes la seule personne à laquelle j'aurais pu m'adresser pour cela.

J'ai emmené d'Espagne ma fille unique, ma chère Hélène, et je viens vous demander de la recevoir chez vous et de la garder quelques jours pendant un voyage que je dois faire à Londres.... voulez-vous ?

Mme DE BERLO.

Comment donc !.... mais j'ai trop aimé la mère pour n'être pas heureuse d'embrasser la fille.

LE MARQUIS.

Merci. (Il lui serre la main avec effusion.) Je comptais sur vous !

Mme DE BERLO.

Et quand partez vous?

LE MARQUIS.

Dans une dizaine de jours, je pense!

Mme DE BERLO.

Mais je verrais cette chère enfant avan cela, n'est-il pas vrai?

LE MARQUIS.

J'avais deviné vos intentions, madame; j'ai dit à ma fille de venir me retrouver ici avec sa gouvernante; (il regarde sa montre) dans une demi-heure, tout au plus, elle sera ici.

Mme DE BERLO.

Merci, deux fois merci, de m'avoir si bien comprise. Mais je vous demande pardon; la joie d'apprendre cette bonne visite m'a fait oublier de vous présenter monsieur:... le baron Charles de Valtonne, un ami de mon fils et le mien!

LE MARQUIS.

Ce double titre, monsieur, vous est un gage de tout le plaisir que j'éprouve à vous serrer la main.

CHARLES DE VALTONNE

(Tout interdit). Vraiment, monsieur l'ambassadeur, vous me confondez.

Mme DE BERLO.

Et à ce propos, j'oubliais, mon cher baron, que vous me disiez, tout à l'heure, être des plus malheureux!

Pourquoi donc?.... dites-moi!. .. M. le marquis n'est pas de trop!

CHARLES

(Embarrassé). Oh, que non!.... bien au contraire.... et je suis tout heureux d'être mis en demeure de m'expliquer.... devant M. le marquis d'Alméda....

Mme DE BERLO.

Mais qu'avez-vous donc, cher baron, cela est-il donc si pénible à dire?....

CHARLES.

Au fait, puisque monsieur est un ami de vingt ans;.... c'est au sujet d'Hector et de son mariage!....

Mme DE BERLO

(Attristée). C'est vrai, j'avais un instant oublié mon chagrin!.... mon cher marquis;.... M. de Valtonne veut marier mon fils....

LE MARQUIS.

Je ne vois pas ce qu'il y a de si attristant pour vous dans....

Mme DE BERLO.

Cette union!.... elle me briserait le cœur!

LE MARQUIS.

(Avec compassion.) Madame!.... (La douairière s'essuie les yeux et se laisse tomber sur un siége.)

(A Charles.) Expliquez-moi, de grâce, monsieur!...

(Le marquis et Charles s'éloignent de quelques pas.)

Eh bien?

CHARLES.

Voici en deux mots ce qui se passe: Hector aime une femme du plus grand monde; il l'aime à la folie, à la déraison, et vraiment il n'a pas tort, car cette femme est charmante, délicieuse, adorable!

Mme de Berlo, tout au contraire, éprouve à l'égard de cette jeune personne une antipathie que je ne m'explique guère, mais enfin, antipathie il y a, et Hector, qui le sent et qui n'a obtenu le consentement de sa mère qu'au prix d'efforts inouïs, a son cœur qui se déchire, attiré par deux affections suprêmes, sachant qu'il lui faudra sacrifier l'une à l'autre.

Le pauvre garçon vient de me quitter tout triste, il était tout bouleversé, tout malade!

(Mme de Berlo, qui a entendu ces dernières paroles, se lève et fait quelques pas vers les deux interlocuteurs.)

Mme DE BERLO.

Rien de grave, n'est-ce pas, monsieur de Valtonne, c'est qu'il ne faut pas que mon fils souffre!

CHARLES.

Rien de grave, en vérité, madame, car il est encore temps de le guérir.

Dites-lui : « Hector, je n'aimais pas ce mariage, mais depuis j'ai eu le temps de réfléchir et je serais heureuse de le voir s'accomplir au plus tôt ! »

Mme DE BERLO.

Mais, en disant cela, je mentirais !

CHARLES.

Il le faut cependant. Tout son espoir est dans cet amour ; il aime, il est aimé.... je n'en ai pas demandé autant que cela, moi, quand je me suis marié !....

Que voulez-vous de plus, que pouvez-vous prétendre ?....

Vous avez tort de ne pas dire « oui » de tout cœur ; d'autant plus que, vous le savez bien, Hector ne se contentera pas du consentement courtois que vous lui avez octroyé, il n'épousera pas !....

Mme DE BERLO.

(Avec une joie contenue). Vous croyez?....

CHARLES.

Il n'épousera pas.... et il en mourra!

(A part.) A moins que, pour oublier qu'il n'est pas marié, il ne fasse ce que j'ai fait pour oublier que je le suis.

Mme DE BERLO.

J'apprécie cette amère franchise et je vais y répondre par une franchise non moins entière.

Seulement, mon cher marquis d'Alméda, vous me permettrez de taire le nom de la fiancée d'Hector, car ce nom me donne froid au cœur.

Pendant vingt-quatre années, j'ai veillé sur mon fils comme sur un précieux trésor. Son père et moi nous avions formé pour lui les plus riants projets. En froid avec ma famille parce que j'avais épousé l'homme que j'aimais et non pas un millionnaire que, dans leur aveugle tendresse, mes parents

voulaient me donner ; ayant peu d'amis parce que j'étais trop heureuse, je m'étais dévouée entièrement au bonheur de ce fils, mon orgueil, la joie de mon foyer, l'espérance de mes vieilles années.

Je le voyais déjà, épousant une femme qui l'aurait bien aimé ; une jeune fille élevée comme lui dans la simplicité, n'ayant pas gâté son cœur au contact du monde, possédant encore toutes les illusions d'une première jeunesse, croyant à l'amour, à la chasteté, à la vertu, ne sachant pas qu'on peut ne pas vénérer son mari !

J'avais rêvé de jolis bébés roses, se roulant dans la prairie comme de tendres petits agneaux. Ils m'auraient appelé « grand' maman » tout le long de la journée et je leur aurais bien rendu leurs douces caresses.

Le chagrin que m'a fait éprouver la mort de mon mari aurait trouvé un adoucissement dans cette joie pure au milieu de laquelle j'aurais voulu vivre, au milieu de laquelle j'aurais été heureuse de me laisser mourir !

LE MARQUIS.

Voilà un beau rêve qui ne me semble pas irréalisable, même si Hector épouse une femme du monde!

Mme DE BERLO.

Des femmes du monde comme celle que mon fils a choisie n'ont pas d'enfants; et si, par hasard, elles en ont, c'est pour bien vite les éloigner d'elles.

Comprenez-vous maintenant pourquoi je ne puis pas dire « oui! » de toute mon âme?....Comprenez-vous pourquoi mon cœur saigne?.... C'est que ce bonheur après lequel j'avais couru pendant vingt-quatre années vient de m'échapper tout d'un coup.

LE MARQUIS.

Vous vous exagérez une situation qui n'est pas aussi malheureuse qu'elle vous semble, madame; vous êtes mère, vous devez être heureuse du bonheur de votre fils et, à

moins d'égoïsme de votre part, vous ne pouvez empêcher ce bonheur!

Mme DE BERLO

(Se levant de son fauteuil). Vous avez raison; je suis égoïste; nous autres mères, quand nous ne sommes pas tout dévouement, tout abnégation, nous sommes égoïstes; quand après une vie de soins sans relâche, de chagrins, de tracas, de désespoirs, de déceptions, car il y a de tout cela dans la vie d'une mère, quand, après notre dur labeur, nous nous taillons une petite félicité timide et modeste dans un petit coin retiré du bonheur de nos enfants, on nous traite de gens égoïstes, de parents intéressés.

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi, madame, si je vous ai blessée et croyez bien que, seule, mon affection pour les vôtres pouvait m'autoriser à vous parler ainsi.

Mme DE BERLO.

Vous n'avez pas besoin de pardon, mon cher marquis, car vous ne m'avez dit que des vérités.... Je dois me sacrifier, je dois faire plus encore : je dois mentir à mon cœur, dire « oui ! » quand je sens qu'il me faudra tout mon courage pour ne pas dire « non ! » sourire quand je voudrai pleurer, sembler heureuse enfin de ce que j'appelle un malheur !

(Mme de Berlo s'assied dans un fanteuil et se cache la tête dans les mains ; elle pleure.... Charles, décontenancé par cette douleur poignante, s'avance vers elle pour la consoler.)

CHARLES.

Madame !

Mme DE BERLO.

Mais songez donc à cette vie du monde qui a été la sienne ; à cette vie en dehors de chez soi, à cette vie où tout est plaisir, où rien n'est devoir, à cette vie qui ne connaît ni l'affection du frère, ni l'amour du foyer, ni le respect des parents, ni l'obéissance à la

loi divine. Simplicité, pudeur, charité, vie sans contrainte, savent-ils seulement ce que cela signifie, les gens de ce monde tout peuplé de sirènes et d'enchanteurs, de courtisanes et de sots, de coquettes et de plats adorateurs des faux dieux!

Elle est belle, cette femme qui m'enlève mon enfant; j'ai peur de sa royale beauté, j'ai peur de son esprit, de sa grâce, de ses charmes; j'ai peur qu'elle n'aime pas mon fils.

CHARLES.

Calmez cette agitation,madame,j'entends venir quelqu'un, ce doit être Hector.

Mme DE BERLO.

Mon fils!.... Oh, non!.... Je ne veux pas qu'il me voie maintenant; mon trouble est trop profond, il le remarquerait!.... Donnez-moi le bras, marquis, nous allons faire un tour de jardin en attendant votre chère Hélène.

LE MARQUIS.

Bien volontiers, madame!

CHARLES

(D'un air piteux). Vous me laissez tout seul?....

Mme DE BERLO

(Avec un sourire contraint). Vous vous amuserez à fureter dans les coins; d'ailleurs, j'entends Hector.

(Ils sortent.)

SCÈNE SIXIÈME.

CHARLES DE VALTONNE.

Du diable si je comprends quelque chose à cette énormité qui consiste à ne pas vouloir pour bru la femme la plus à la mode de Paris.

(Un domestique annonce M. Georges de Livry.)

Bon!.... décidément c'est le jour des tuiles!.... Il manquait celui-là.... avec ses opi-

nions patriarcales!.... Si je pouvais m'esquiver!

(Georges de Livry paraît à la porte d'entrée.)

Pincé!.... allons, soyons aimable.

SCÈNE SEPTIÈME.

CHARLES DE VALTONNE, GEORGES DE LIVRY.

CHARLES

(S'avançant à la rencontre du nouveau venu.) Monsieur de Livry, Mme de Berlo, un peu souffrante, vient de descendre au jardin.... Voulez-vous me permettre de vous tenir société jusqu'à son retour?.... Prenez un siége, je vous prie!

GEORGES.

Mille grâces, monsieur!

CHARLES.

Vous ne me connaissez pas, monsieur de Livry, j'aurai donc à me présenter moi-même,

et, puisque je vous connais déjà, la présentation sera simple : Charles, baron de Valtonne!

GEORGES.

Je suis charmé de vous rencontrer, monsieur, Hector m'a souvent parlé de vous et avec éloges.... vous êtes son cousin, je crois?

CHARLES.

Mon Dieu, oui!.... quoiqu'un peu éloigné. Figurez-vous qu'Hector était depuis deux ans en garnison à Paris sans se douter que j'y habitais également. Le plus grand des hasards nous a mis en présence.

GEORGES.

Heureux hasard que celui qui place un ami sur le chemin que l'on parcourt.

CHARLES.

Vous dites bien,... ami; monsieur, j'aime Hector comme s'il était mon fils et il me semble vraiment que lorsqu'il sera marié et qu'il aura des enfants, je serai grand-père!.... eh!

à propos de mariage, vous connaissez la grande nouvelle?

GEORGES.

Rentré depuis hier d'un voyage de deux mois en Espagne, je ne la connais pas et, à moins que vous ne vouliez parler du bal de la vieille comtesse de Maizeret, bal auquel je suis invité, par méprise sans doute, je ne connais pas la grande nouvelle.... Ah!... si!.... on dit qu'elle donne cette fête à l'occasion des fiançailles de sa fille; mais, pour ce qui est de cela, nous aurions tort de l'appeler une grande nouvelle; c'est une étrange nouvelle qu'il faudrait dire!

CHARLES

(Surpris). Comment l'entendez-vous?....

GEORGES.

J'entends qu'il est curieux de voir Irma de Maizeret trouver un mari, d'autant plus curieux que je suppose ce mari n'être pas le premier venu; la comtesse douairière est trop hautaine pour permettre à Irma de se mésal-

lier; il lui suffit qu'une de ses deux filles ait un amant!

CHARLES.

Un amant.... qu'elle épousera quand la loi lui permettra de remplacer son premier mari.

GEORGES.

Je vous le concède, mais enfin, amant il y a... En tous cas, vous avouerez que c'est un mauvais exemple pour Mlle de Maizeret et un fâcheux précédent pour son futur mari.

Il doit avoir une certaine dose d'énergie, ce mari-là, et je ne serais pas fâché de faire sa connaissance.

CHARLES.

Vous le connaissez!...

GEORGES.

Je le connais?... ce n'est pas, je suppose, le prince Alphonse de Sorini, l'imprudent prête-nom de la Banque agricole?

Le pauvre prince pourrait bien, un de ces jours, devenir la victime de folies qu'il n'aura pas faites, mais que son nom, grassement payé d'ailleurs, aura permis d'entreprendre.

CHARLES.

Ce n'est pas le prince Alphonse de Sorini, quoiqu'il soit fort assidu auprès d'Irma.

GEORGES.

Qui donc, alors?... ce n'est pas vous, j'espère !

CHARLES.

(Avec un soupir). Malheureusement, non!... je suis marié ! D'ailleurs vous ne devinerez pas ; mais je suppose que vous le connaissiez que diriez-vous à ce futur mari?

GEORGES.

Si cette personne m'était complétement indifférente, je lui dirais : « Dieu vous protége! » si c'était un ami, je lui ferais comprendre

que lorsqu'on a de l'honneur, on ne le jette pas en pâture à des aventurières!

CHARLES

(Décontenancé). Vous parlez avec une telle aigreur de cette famille de Maizeret que l'on pourrait supposer...

GEORGES.

Que je me venge d'un malheur causé par elle?... non, monsieur, ma rancune n'a point de racines si profondes; je n'ai jusqu'à présent pour cette famille que du mépris, ce n'est pas encore de la haine. Je vous étonne, n'est-ce pas? je vous effraie même et vous n'osez pas me nommer le malheureux qui va se perdre dans le gouffre des impudeurs de Mlle Irma de Maizeret... Eh bien, moi je vais vous dire pourquoi je n'aime pas cette femme et comment j'ai appris à la connaître.

Écoutez-moi :

J'étais au Théâtre-Français avec ma plus jeune sœur, lorsqu'entrèrent dans la loge voisine de la mienne la comtesse de Maizeret

et sa fille, cette gracieuse Irma dont vous voulez bien vous constituer le chevalier.

CHARLES.

Je ne m'en dédis pas!

GEORGES.

La mère était outrageusement décolletée.

CHARLES.

Quand on est belle femme, c'est permis!

GEORGES.

Belle femme!... à cinquante ans?...

Toutes les lorgnettes se braquaient sur elle;... après avoir lancé un regard de mépris à cette foule, elle prit sa sortie de bal et se la jeta négligemment sur les épaules comme pour donner le change à ces regards curieusement indignés et leur dire : « c'est assez lorgner mes épaules, vous n'avez que faire d'un tel morceau de roi! »

Et, par un étrange phénomène, monsieur le baron, pendant que la courtisane lançait,

à droite et à gauche, des regards chargés d'impertinences, ma sœur baissait les yeux et rougissait.

Le prince Alphonse de Sorini est entré en ce moment dans la loge de la comtesse. Je ne veux pas me souvenir de la conversation de ce personnage et de ces deux coquettes; je ne me souviens que d'une chose, c'est que pour ma sœur, pour moi-même, j'ai changé de loge.

Aujourd'hui, je souhaite rencontrer son futur mari comme je vous rencontre et pouvoir lui dire en lui serrant la main : « Il y a, cachées sous les herbes, de timides violettes aux fraîches couleurs, aux doux parfums; un peu de soleil les fait vivre, une goutte de rosée les ranime, un rien fait redresser leur tige; eh bien, cherchez une femme comme ces tendres fleurs qui n'ont pas besoin pour vivre et s'épanouir de toutes les eaux du ciel, de tous les rayons du soleil. »

CHARLES.

Certes, monsieur, je ne nie pas qu'il y

ait du bonheur dans cette simplicité que vous préconisez. — Robe de bure montant jusqu'au cou, oreilles fermées pour tout autre que son mari, regards n'ayant d'expression que pour lui, langage émaillé de citations de la Bible et de pensées philosophiques, tout cela est évidemment du bonheur ; mais, tudieu, ce bonheur serait trop monotone et je ne pense pas qu'un telle femme pût conserver bien longtemps l'amour de son mari.

J'irai plus loin, et je prétends que, de même que la coquetterie chez l'une entretient l'amour-propre du mari, la pruderie et la retenue chez l'autre blesse ce même amour-propre.

Nous sommes peut-être curieusement confectionnés, nous autres gens du monde, mais pour ma part je ne trouve rien à redire à ce qu'on sache que ma femme est charmante ; bien au contraire, cela me flatte, et pour chaque regard d'envie que ses admirateurs m'envoient, je l'en aime un peu davantage, car je sens d'autant mieux, par le

fait de l'admiration des autres, la valeur du trésor que j'ai la chance de posséder.

GEORGES.

Nous ne nous entendrons pas sur ce sujet, monsieur le baron; je n'estime pas Mlle Irma de Maizeret parce que je n'estime pas la mère, parce que je n'estimerai jamais une femme qui pousse l'oubli des convenances jusqu'à faire rougir une autre femme; parce que je n'admets pas qu'une femme soit une exposition vivante dont on ait le droit d'admirer ou de critiquer les magnificences, par le fait même qu'elle a crié du haut de sa gorge nue: « voyez donc comme je suis jolie! »

CHARLES.

Tudieu, monsieur de Livry, si les autres femmes paraissent plus sages, c'est qu'elles ne peuvent pas déployer la grâce, la beauté, l'esprit des premières!

La femme est toujours fière de trouver des admirateurs, et pour que ces admira-

teurs se trouvent, il faut qu'il y ait matière à admiration.

Ce désir de plaire fait excuser bien des choses !

La certitude que l'on a de sortir vainqueur d'une épreuve vous pousse naturellement à la tenter.

Les femmes dont vous parlez, ce sont les contrefaites de l'esprit et du corps ; moi, j'ai parlé des jolies femmes !

GEORGES.

Désir de plaire et certitude de vaincre!.... je vous fais mon compliment sur la valeur des causes et voudrais vraiment que vous vissiez plus clair.

Vous ne comptez donc pour rien ce regard finement railleur que vous lance la galerie quand vous passez devant elle, servant de cornac à une de ces déités court-vêtues comme on en voit tant dans votre monde.

Charmant, quand ces regards ont pour cause première une admiration pure; mais s'ils contiennent une pensée d'ironique compassion pour le maladroit gardien du tré-

sor, je doute qu'ils plaisent aux gens dont vous parlez. Convenez-en!.... de pareilles femmes n'apportent dans un ménage qu'amères désillusions, tristesses et malheurs!

CHARLES.

Désillusions!.... mais il faudrait pour cela que le mari se fût illusionné, et la façon dont se conduit la femme du monde, sous ce rapport, me semble plus loyale, plus franche, plus honnête que celle de maintes petites vertus collets-montés chez lesquelles on espère souvent rencontrer toutes les perfections et où l'on découvre, la plupart du temps, moins que rien; on appelle cela acheter un chat dans un sac, monsieur de Livry!

Quant aux malheurs, je crois qu'une femme spirituelle, engouée, agréable, sachant parler de tout avec grâce et esprit, sachant aimer avec art et finesse, qu'une femme dont les yeux ont une expression et la parole un sens apporte tout autre chose dans un ménage.

(Un domestique annonce :)

M. le marquis et Mlle la marquise d'Alméda.

CHARLES.

Le marquis d'Alméda; c'est le nouvel ambassadeur d'Espagne à Paris!

GEORGES.

Je le connais, je l'ai vu en Espagne il y a peu de temps!

SCÈNE HUITIÈME.

LES MÊMES, LE MARQUIS D'ALMÉDA, HÉLÈNE.

LE MARQUIS.

Monsieur de Livry!.... je ne m'attendais guère au plaisir de vous rencontrer ici.... vous êtes des amis de Mme de Berlo?....

GEORGES.

De date plus récente que vous, cher marquis, mais dévoué quand même.... C'est mademoiselle votre fille?.... mes compliments.

LE MARQUIS.

N'est-ce pas qu'on peut être fier d'être son père.... (il la serre dans ses bras).... Je viens la confier pour quelques jours à Mme de Berlo....

Et à ce propos, monsieur de Valtonne, vous êtes prié de faire les honneurs de céans, car Mme de Berlo, encore souffrante, nous recevra dans ses appartements et dans quelques minutes seulement....

(Le marquis donne le bras à Georges, Charles cause avec Hélène.)

CHARLES.

J'espère que vous verrez le monde cet hiver, mademoiselle, je ne manque pas une fête, nous nous rencontrerons.

HÉLÈNE.

Mon père ne désire pas que j'aille dans le monde à Paris. D'ailleurs il me sera facile de lui obéir, car je ne me sens aucune attraction pour les plaisirs du dehors; mon père et moi

nous recevrons chez nous et nous sortirons fort peu.

CHARLES.

Vous ne ferez point cela, mademoiselle, ce serait priver Paris et ses soirées d'un trop bel ornement.... les succès vous tendent les bras.... Parions que vous ne résisterez pas à la tentation?....

HÉLÈNE.

Il n'y aura pas tentation, et par le fait aucun mérite à résister. Je n'aime pas le monde; j'aime mon père, ma famille, les pauvres et Dieu. Cela suffit à mon cœur; si je pouvais avec cela posséder encore ma mère, je serais la fille la plus heureuse.

LE MARQUIS

(Approchant). Elle est morte, hélas, la pauvre femme!

CHARLES.

Attendez donc, mais votre mère c'était la comtesse Hélène de Saint-Hivoir!

HÉLÈNE.

Justement!

CHARLES.

Je l'ai connue il y a vingt ans; j'ai fait sa connaissance dans un bal! Elle était belle et coquette, c'était une ravissante personne dont vous êtes la vivante image, mademoiselle.

LE MARQUIS

(Froidement). Elle est morte, monsieur le baron, laissez-la dormir.

SCÈNE NEUVIÈME.

LES MÊMES, HECTOR DE BERLO.

GEORGES.

Enfin, voilà Hector!

LE MARQUIS.

Mais c'est lui que j'ai vu dans la voiture d'Irma en arrivant à Paris!...

HECTOR.

Bonjour, monsieur de Livry,... comment allez-vous?... Monsieur! Mademoiselle!

CHARLES.

M. le marquis d'Alméda et Mlle Hélène d'Alméda, sa fille!

HECTOR.

Vous étiez des derniers amis de mon père, monsieur le marquis, soyez le bienvenu!

(Hélène rougit; Georges remarque son trouble, il lui offre le bras et descend la scène avec elle. Hector la regarde sans la reconnaître et s'éloigne avec le marquis.)

GEORGES.

Vous semblez troublée, mademoiselle?

HÉLÈNE.

C'est que je croyais reconnaître dans ce jeune homme une personne qui, avant-hier soir, m'a protégée contre les insultes de quelques jeunes gens avinés, alors que j'étais

à la gare avec ma gouvernante, attendant mon père.

(Charles vient écouter.)

GEORGES.

Mon cher baron, ayez donc l'obligeance de faire prévenir Mme de Berlo!

(Charles frappe sur un timbre, Pierre apparaît; ils se disent quelques mots tout bas.)

HÉLÈNE.

Je voulais le remercier, il avait disparu; une voiture, dans laquelle se trouvaient deux dames, l'emportait, mais j'ai gardé son image dans mon cœur et j'ai prié Dieu pour lui.

GEORGES.

La récompense est grande, mademoiselle, car des prières comme les vôtres doivent porter bonheur.

(Le domestique revient dire tout bas quelques mots au baron de Valtonne.)

CHARLES.

M. le marquis et Mlle la marquise,

M. Georges de Livry, Mme de Berlo vous attend chez elle.

LE MARQUIS.

Je suis à vous... Viens-tu, Hélène?

(Le marquis laisse passer Georges et Hélène devant lui et s'écrie, à part :)

Je vais donc savoir pourquoi Hector de Berlo était dans la voiture d'Irma de Maizeret.

SCÈNE DIXIÈME.

CHARLES, HECTOR.

HECTOR.

Bonne nouvelle, grande nouvelle, mon cher cousin!.... ma mère consent enfin, elle y consent de tout son cœur!.... Je ne sais pas, mais elle était tout heureuse de la visite de mademoiselle d'Alméda et elle s'est laissé convaincre comme les gens auxquels sourit le bonheur.... On dirait vraiment que cette

jeune fille doit avoir une influence sur ma vie.... Et puis, je lui ai dit combien Irma l'aimait, dans quels termes de douce tendresse elle me parlait de sa future bellemère; je lui ai fait entrevoir ce qu'un oui de sa bouche devait nous faire posséder, à moi de trésors d'amour, à elle de trésors d'affection!

Ma mère n'a plus hésité, et sais-tu ce qu'elle m'a dit quand je la quittai, il y a quelques instants?

CHARLES.

Eh bien?

HECTOR.

« Tiens, Hector, va porter ce baiser à ta fiancée. » (Il envoie un baiser de la main.)

CHARLES.

Bravo!

HECTOR.

Aussi tu comprends comme je cours.... ce n'est ni mon jour ni mon heure, mais je force la consigne.... un baiser de ma mère, le pre-

mier pour elle.... que de joie pour mon cœur et pour le sien!

(Georges de Livry rentre et écoute, il a l'air bouleversé.)

Tu vas m'accompagner chez Irma.... attends-moi ici.... le temps de m'habiller!

SCÈNE ONZIÈME.

CHARLES, GEORGES.

GEORGES.

C'est donc vrai!.... Hector épouse Irma de Maizeret.

CHARLES.

Oui!

GEORGES.

Mon Dieu!

CHARLES.

Comprenez-vous maintenant qu'il faut que vous soyez de mon avis?

GEORGES.

Je comprends, je comprends qu'il faut éviter un malheur.

CHARLES.

Éviter un malheur en disant à Hector qu'Irma n'est pas digne de lui, mais il ne peut arriver que deux choses : ou bien qu'il ne vous croie pas, et dans ce cas vous aurez perdu et son amitié et son estime, ou qu'il vous croie et alors vous aurez brisé son cœur.

De quel droit vous mettez-vous sur son chemin ? Hector touche au bonheur, ou plutôt il croit y toucher, ce qui est déjà quelque chose.

Laissez-lui du moins cette douce pensée de supposer que personne ne doute de sa fiancée.

Si tout ce bonheur est une chimère, laissez-lui sa chimère puisqu'elle le rend heureux; n'empêchez pas ce qui vous paraît un malheur pour tomber dans un malheur plus horrible et plus certain.

GEORGES.

Mais ce malheur, je le prévois, il me crève les yeux et je me croirais indigne de mes cheveux blancs et de l'affection que je porte à Hector, si je n'essayais par tous les moyens au monde d'empêcher cette union monstrueuse de la loyauté même, avec....

CHARLES.

Avec!

GEORGES.

Avec l'effronterie et l'impudeur!

CHARLES.

Monsieur de Livry, je vous réponds ici de la vertu d'Irma, car....

GEORGES.

Et qu'en savez-vous? ces choses-là s'imposent et ne se discutent guère; une discussion sur pareil objet vaut condamnation.

CHARLES.

Je voudrais que ma femme vous entendît.... elle, dont la fidélité se discute et n'est pas encore parvenue à s'imposer.... Je réponds pourtant de sa vertu.... moi!

GEORGES

(Ennuyé de ce bavardage). Vous !.... c'est possible.

SCÈNE DOÜZIÈME.

LES MÊMES, HECTOR DE BERLO.

HECTOR.

Me voici prêt!.... tu vois que je n'ai pas été long, viens-tu?....

CHARLES.

Je te suis.... monsieur de Livry (de Livry est pensif), ne manquez pas au bal de la comtesse.... je serais heureux de vous y rencontrer.... et.... il ne sera pas encore trop tard alors!....

HECTOR.

Au revoir, monsieur de Livry, à tout à l'heure!

GEORGES.

Au revoir et que Dieu vous garde!

SCÈNE TREIZIÈME.

GEORGES,.

M. de Valtonne a peut-être raison!

Il ne faut pas troubler le bonheur, il ne se trouble que trop souvent de lui-même.

(Il sonne.)

Mais il faut voir si bonheur il y a et je défie bien Mlle de Maizeret de me faire croire à autre chose qu'à ce que je verrai.... J'ai, Dieu merci, l'œil encore bon!

SCÈNE QUATORZIÈME.

PIERRE, M. DE LIVRY.

PIERRE.

Monsieur a sonné?

GEORGES.

Oui, mon ami!.... conduis-moi auprès de Mme de Berlo, j'ai à lui parler!.... est-elle seule?....

PIERRE.

Non, monsieur.

GEORGES.

Ah! et qui donc est là?

PIERRE.

Le marquis d'Alméda, Mlle sa fille et le prince de Sorini!

GEORGES

(A part). Le prince de Sorini!.... l'homme de la loge.... le protecteur des dames de Maize-

ret? Interrogeons ce domestique!.... (Haut.) Où prends-tu le prince de Sorini?.... je ne connais pas ce nom-là!

PIERRE.

Comment, monsieur ne connaît pas le prince de Sorini, le plus brillant seigneur de la cour! mais on ne parle que de lui à Paris!

GEORGES.

Et cette célébrité, où l'a-t-il acquise?.... Quel service éclatant a-t-il rendu à sa patrie?

PIERRE.

Quel service, je l'ignore, monsieur; tout ce que je sais, c'est que ses décorations sont aussi nombreuses que ses bonnes fortunes.

GEORGES

(A part). C'est cela, les unes expliquant les autres!.... (haut) et la reine de ce harem, la connaît-on?....

PIERRE.

Parfaitement, monsieur, et cela n'est plus

un mystère pour personne, c'est la comtesse Irma de Maizeret!

GEORGES.

(Bondit et lui prend le poignet avec fureur.) Tu mens, misérable!.... tu mens!.... mais dis-moi donc que tu mens?....

PIERRE.

Je vous jure, monsieur, que je n'ai rien inventé; d'ailleurs le valet de chambre intime de monseigneur de Sorini pourrait vous en dire très-long à ce sujet.

GEORGES.

(Il retombe accablé dans son fauteuil.) C'était donc vrai!.... J'irai à ce bal et je jure d'y déjouer les intrigues de la noble courtisane.

(Il se lève avec énergie.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

La scène se passe quinze jours plus tard, chez la comtesse de Maizeret.

Un salon de réception.

Une vue sur le fond montre une salle de bal; cheminée centrale avec glace mousseline. — Une grande porte à droite et une autre à gauche. — Un canapé circulaire au milieu de la scène. — Ameublement somptueux, fleurs, fontaines, lambris, statues.— Une fenêtre à gauche, etc.... les bougies sont allumées.

SCÈNE PREMIÈRE.

IRMA DE MAIZERET, ALPHONSE DE SORINI.

(Le prince et Irma se promènent sur la scène, le prince donne le bras à Irma de Maizeret. — Ils descendent la scène.)

LE PRINCE.

Mme la comtesse de Maizeret nous offre ce soir une bien charmante fête, mademoiselle Irma. Elle n'a rien épargné pour rendre ce charmant séjour plus enchanteur encore;

9.

des fleurs à profusion, des fontaines d'eaux parfumées, des tentures d'une richesse et d'un goût suprêmes, des flots de champagne, un succulent souper.... (il regarde Irma en lui prenant les deux mains) des femmes adorables et adorées!....

IRMA.

Vous me trouvez donc toujours à votre gré, monseigneur?

LE PRINCE.

Voilà, par le diable, une question qui se trompe d'adresse, ma toute belle; vous savez, je pense, combien j'ai toujours été heureux de vous le répéter.

(Il la force à s'asseoir.)

IRMA.

C'est qu'il me semblait ne plus avoir à vos yeux les grâces d'autrefois.

Nous en sommes arrivés à nous appeler monseigneur et mademoiselle la comtesse!

J'étais si heureuse de vous entendre me nommer votre Irma chérie, j'étais si fière de

pouvoir vous dire entre deux baisers: « Mon cher Alphonse, je t'aime! »

C'est folie, n'est-ce pas, de vous rappeler tout cela?

LE PRINCE.

Pourquoi donc, chère enfant, cela prouve que tu m'aimes toujours, comme autrefois!

IRMA

(Avec un empressement calculé). En as-tu douté?... en veux-tu des preuves?....

LE PRINCE.

Cette clef de ton pavillon de chasse, petite sournoise qui me permet à la lueur des étoiles de te parler sans témoins, tu ne me l'as pas redemandée, ma tendre amie; tu vois bien qu'il n'est pas besoin de me prouver ton amour!

IRMA

(A part et avec un air de triomphe). Il m'aime toujours, je puis parler!

(Haut.) Eh bien!... je te la redemande aujourd'hui!...

Ah! si je soupirais tout à l'heure, c'est que je songeais à nos tendresses passées et que, sur le point de changer de vie, d'endormir mon cœur dans le tombeau du devoir, je craignais que tu ne m'aimasses plus et j'étais désireuse de t'entendre me répéter que ton cœur est toujours tout à ton Irma.

LE PRINCE.

Je ne comprends pas!

IRMA.

Je vais me marier!

LE PRINCE

(Douloureusement affecté). Vous marier!... En vérité, je ne m'attendais pas à un revirement aussi brusque!... Vous allez vous marier!... Je n'avais pas songé à cela, moi!... Cela devait arriver pourtant.

IRMA

(A part). Comme il m'aime!

LE PRINCE.

Le nom de votre fiancé?

IRMA.

A quoi bon, monseigneur? ce nom, je ne le porterai que trop tôt pour mon cœur et mes souvenirs.

LE PRINCE.

Mais alors, explique-moi?.... Rien ne te force à changer de vie.... tu me l'as fait répéter il n'y a qu'un instant, je t'aime toujours!...

IRMA.

Si vous m'aimiez comme je veux qu'on m'aime maintenant, vous m'épouseriez monseigneur; mais vous m'aimez comme on aime une maîtresse et vous me pleurerez comme l'enfant pleure un jouet perdu; on lui en rend un autre et ses pleurs se changent en un rire joyeux!

Vous êtes beau, noble, puissant et riche; vous trouverez à vous consoler!

D'ailleurs, je puis bien vous le dire: je n'aime pas mon fiancé!

Mon cœur vous a trop aimé.

Pourtant, je me sens heureuse d'être aimée par lui et cet amour me fait peut-être plus de plaisir que le vôtre; j'en suis fière parce que cet amour est le premier qu'il ressent, parce que j'ai les prémices de ce cœur, parce qu'il m'aime de toute son âme, comme on n'aime qu'une fois!

Il me semble que cet amour me relève à mes propres yeux, et puis, ce n'est pas un homme ordinaire; toutes mes amies me jalousent et seraient heureuses de me l'enlever; vous comprendrez que j'y tienne.

Il y a assez longtemps, d'ailleurs, que je n'ai à mes genoux que des complices de mes plaisirs, que des flatteurs de ma beauté, que des gens curieux de connaître le secret de mes charmes; je suis bien aise d'avoir rencontré un soupirant à ma main.

LE PRINCE

(Piqué). Vous en prenez facilement votre parti, mademoiselle de Maizeret; j'aurais

mauvaise grâce à ne pas me consoler comme vous.

Votre raisonnement froid et profondément réfléchi me prouve que vos arguments sont sans réplique; je ne combattrai donc pas votre décision.... voici votre clef.

IRMA.

Je n'attendais pas moins de votre affection, monseigneur, et pour vous prouver ma reconnaissance, cette clef que vous vouliez me rendre, je vous permets de la garder.... en souvenir des beaux jours passés.

LE PRINCE.

Quoi?.... tu me la rends!.... ah! tu es un ange et tu sais d'un mot calmer toutes mes alarmes!

Moi, je n'étais qu'un ingrat et qu'un égoïste;... je suis guéri de cette faiblesse indigne, car je comprends....

IRMA.

Tu comprends?....

LE PRINCE.

Je comprends que je puis voir ton mariage s'accomplir, car ton cœur est toujours à moi!....

Mais puisque je consens à ton mariage, dis-moi donc avec qui tu comptes passer ta vie, explique-moi comment tu as connu cet heureux mortel. (Ces mots sont dits avec ironie.)

IRMA.

Qui j'épouse?.... c'est un beau et brillant jeune homme, au regard fier, à la lèvre dédaigneuse, à l'allure martiale. Candide encore pour les choses du cœur, c'est un jeune lion qui n'a pas aimé!

Je l'ai rencontré chez de Valtonne, je l'ai trouvé à ma convenance et.... il m'a aimée!

LE PRINCE.

Tout de suite, ainsi?

IRMA.

Pourquoi pas?

LE PRINCE.

Au fait, dangereuse sirène, il serait difficile de ne point t'adorer quand tu veux qu'on t'adore.

IRMA.

Je préfère cette réflexion à la première, qui était, avoue-le, passablement impertinente.

LE PRINCE.

Et, il se nomme ?....

IRMA.

Il porte un des plus beaux noms de France, il a pour devise : « honnête et pur ! » (Elle montre sa bague.)

LE PRINCE

(Avec stupéfaction). Hector de Berlo !....

IRMA.

Hector de Berlo, lieutenant d'état-major ! mais.... d'où vient cet étonnement ?....

LE PRINCE.

Hector, ton mari !... cela est impossible !...

tout autre, mais pas lui!.... cela ne se peut pas,.... c'est mon ami.

IRMA.

Tout beau, mon cavalier, vous ne voulez pas!.... Et de quel droit empêcherez-vous votre ancienne maîtresse d'épouser votre.... ami?

De quel droit, après avoir entouré mon inexpérience de vos discours empoisonnés; de quel droit, après m'avoir menti en me jurant qu'un jour vous m'auriez fait princesse; de quel droit, après avoir manqué à vos serments et à l'honneur d'un gentilhomme, viendrez-vous vous ériger en censeur, en juge de ma conduite; de quel droit m'empêcherez-vous de reprendre dans le monde la place que j'ambitionne et que vous m'avez fait perdre?

LE PRINCE.

C'est une prière, Irma, parce qu'Hector est mon ami et que je vous aime encore moi!.... vous ne l'aimez pas, d'ailleurs!

IRMA.

Eh bien!.... non, je ne l'aime pas, et pourquoi l'aimerais-je? Parce qu'il m'adore sans me connaître et à cause des vertus qu'il suppose chez moi?.... mais s'il me connaissait, il me mépriserait.

Et puis, qui sait?.... Hector a tout ce qu'il faut pour inspirer de l'amour; je le respecte, l'affectionne; je l'aimerai peut-être un jour!... Mais en tous cas, monseigneur, il est de ces questions qui n'ont qu'une solution pour un homme comme vous; vous avez juré le secret le plus inviolable sur nos relations passées; je vous délie de tous vos serments, excepté de celui-là, et je compte que vous tiendrez votre parole et ne me vendrez pas!

LE PRINCE.

Je sais ce que je dois à mon nom, mademoiselle, votre secret ne sera jamais que le mien!

IRMA.

Vous le jurez?....

LE PRINCE.

Je l'ai déjà juré!.... mon premier serment, je le tiendrai!

SCÈNE DEUXIÈME.

LES MÊMES, LE BARON ET LA BARONNE DE VALTONNE.

IRMA

(Froidement et avec énergie). J'y compte!.... Rentrons-nous dans le bal?

(Ils se dirigent vers la porte et y rencontrent les nouveaux venus.)

CHARLES.

Ma chère Irma, ma femme et moi te cherchons partout; nous t'avons demandée à ta mère, mais elle avait tant et tant d'engagements qu'elle n'a pu m'accorder une minute pour me renseigner.

Cherchez et vous trouverez, m'a-t-elle crié par-dessus l'épaule de son danseur.... Ne te

cache donc pas ainsi, tout le monde demande l'héroïne de la fête; ne faut-il pas qu'on te félicite sur ton prochain mariage? il y a là deux cents personnes qui désirent te présenter leurs vœux!

IRMA.

Je crois, cher baron, que vous êtes presque aussi heureux de ce dénouement que cette.... multitude, car, franchement, vous vous êtes donné des peines, et pour un paresseux tel que vous, il doit y avoir une arrière-pensée?....

Mme DE VALTONNE.

Il y a, ma chère Irma, que Charles adore la partie de whist et qu'il faut être quatre pour y jouer: Charles et moi, toi et ton mari, cela fera le compte!

LE PRINCE.

Je ne pense pas que Mlle de Maizeret apprécie beaucoup ce genre d'amusement; il faudrait, vrai Dieu!....

IRMA.

Il faudrait que je sois la femme que l'on ne connaît pas, c'est ce que vous voulez dire; eh bien!.... je suis cette femme, je suis fatiguée de la vie du dehors et je serai très-heureuse de me retirer du monde et de passer ma vie entre l'amitié d'une femme avec laquelle j'ai été élevée (elle tend la main à Mme de Valtonne) et l'amour sincère d'un mari que je respecterai.

LE PRINCE.

Vous ne m'avez pas permis d'achever ma pensée, je voulais ajouter....

Mme DE VALTONNE.

Vous vouliez ajouter une autre méchanceté, monseigneur, mais nous sommes trop charitables pour vous le permettre; vous finiriez par vous endurcir dans le vice!.... Et puis, vous n'avez plus la parole; vous avez manqué à tous les égards dus au jeu de whist et nous ne vous pardonnerons que si vous nous faites le plaisir de vous en aller avec mon mari et de nous laisser ensemble.

CHARLES.

Si je n'avais une si furieuse envie d'aller fumer un cigare, je vous dirais : « Monseigneur, restons ici, rien que pour n'être pas pardonnés ! »

LE PRINCE.

(S'adressant aux dames). Ce n'est pas moi qui l'ai dit, mais je me retire devant votre prière!

(Ils sortent.)

SCENE TROISIÈME.

IRMA DE MAIZERET, Mme DE VALTONNE.

IRMA.

Sais-tu qu'il est impertinent, ton mari!.... si le mien se permettait pareille licence....

Mme DE VALTONNE.

Ton mari, allons donc!.... il aura pour toi de la vénération.... Il y a tant de respect dans son regard quand il embrasse tes jolis petits

doigts roses, que cela me va droit au cœur.... Ah! tu es une femme bien enviée, va!.... et pas plus loin que la petite comtesse d'Avelange (la comtesse passe dans le fond au bras du docteur Cormeau), je crois que tu pourrais trouver des jalouses : tu n'épouses pas le Pérou, mais ton mari peut devenir maréchal de France!.... Cela t'irait bien que l'on te nommât : « Madame la maréchale! ».... C'est alors que la petite comtesse sécherait de dépit;.... il est vrai qu'Hector n'est encore que lieutenant!....

IRMA.

Tu railles, ou bien, tu veux que je ne l'épouse pas?....

Mme DE VALTONNE.

Et pourquoi?.... puisque tu l'aimes!....

IRMA.

L'aimer;.... ce serait bien étrange.

Mme DE VALTONNE.

Tu dis.... étrange?....

IRMA.

Étrange de ne pas l'aimer !

(Un domestique ouvre la porte de droite et annonce Mme de Berlo et M. Georges de Livry.)

IRMA.

Enfin !

Mme DE VALTONNE.

M. de Livry qui ne voulait pas venir;... ouvrons les yeux.

SCÈNE QUATRIÈME.

LES MÊMES, Mme DE BERLO, GEORGES DE LIVRY.

Mme DE BERLO.

Bonsoir, Irma, mon enfant. (Elle l'embrasse.)

IRMA.

Bonsoir, madame; nous craignions ne pas vous posséder ce soir!.... si vous saviez combien je suis heureuse de vous voir, vous

ne me feriez plus attendre.... Comment se porte Hector?.... Pourquoi n'est-il pas encore ici?

Mme DE BERLO.

Tu es trop impatiente, ma fille, et tu me fais oublier que j'ai à vous présenter, à Mme de Valtonne et à toi, un vieil ami de la famille, le protecteur de mon fils et mon conseil, M. Georges de Livry enfin, que ta mère a bien voulu inviter à cette fête.

IRMA

Ce n'est pas ma mère, c'est moi, monsieur; je savais que vous êtes un ami d'Hector, et les amis d'Hector sont les miens.

GEORGES.

Je suis charmé d'apprendre que vous estimez les amis de votre fiancé; vous ne pouvez pas me donner une plus grande preuve de votre amour pour lui!....

IRMA.

(Avec arrière-pensée et toute déconcertée). Ah!.... puis-

que nous sommes amis, car nous sommes amis, n'est-ce pas, monsieur de Livry?

(Elle lui prend le bras et descend la scène avec lui; pendant ce temps Mme de Berlo et Mme de Valtonne remontent la scène et regardent par le fond la salle de bal.)

GEORGES.

Vous êtes bien généreuse, mademoiselle, et vous m'offrez plus que je n'osais désirer; je tâcherai de mériter cette amitié que vous m'offrez de si bonne grâce et à laquelle je tiens, maintenant!....

IRMA.

Puisqu'il en est ainsi, je vous offre une occasion de me rendre service.

GEORGES.

Parlez, mademoiselle; si c'est possible....

IRMA.

C'est fait; si c'est impossible, cela se fera; cela est aussi vieux que gracieux de votre part.... mais ce n'est pas impossible; dites-

moi simplement ce que cette méchante dame se plaît à me cacher : Hector va bien, et il va venir?....

GEORGES.

Hector va très-bien et il viendra dans quelques instants!....

(A part.) Elle y revient ; décidément cette femme est très-forte en diplomatie ; on dirait, vrai Dieu, une Allemande!

Mme DE BERLO

(A Irma qui regarde fixément Georges de Livry). Que fais-tu donc là?....

IRMA

(Avec un empressement calculé). Nous parlions d'Hector, chère madame!.... c'est que, voyez-vous, quand je le vois, je tremble qu'il ne s'aperçoive combien je l'aime.... alors je me tais, et comme je suis bavarde de nature, je me rattrape du temps perdu quand Hector n'est pas auprès de moi.

Mme DE VALTONNE.

Mais, ma pauvre amie, c'est tout autrement qu'il faut agir; à force de faire en maladroite semblant de ne pas l'aimer, tu vas tout simplement prouver à Hector que tu es folle de lui!

GEORGES.

Ce qui serait peut-être le tromper?....

IRMA

(Cachant mal son dépit). Je croyais que nous étions amis, monsieur de Livry;.... si c'est une déclaration de guerre, vous eussiez dû prévenir !....

GEORGES.

Dieu m'en préserve, mademoiselle, (à part) et le diable aussi!.... Haut.) Vivre avec vous en bonne intelligence doit être un plaisir trop charmant!....

(Mme de Berlo et Irma s'éloignent des deux autres interlocuteurs.)

Mme DE VALTONNE

(A Georges). Pourquoi Hector n'est-il pas

venu, il me semble pourtant que c'est ici sa place?....

GEORGES.

Les troupes sont consignées, et Hector est encore de service!

IRMA.

(Elle quitte Mme de Berlo.) Eh bien, monsieur de Livry, on conspire donc avec Mme de Valtonne?

Mme DE VALTONNE.

Oui, mademoiselle, et comme nous tenons à être seuls, nous vous quittons. — Venez-vous, monsieur de Livry? je vous offre mon bras pour faire un tour de bal. — Nous vous laissons Irma, madame de Berlo. — (A M. de Livry.) Votre bras?....

GEORGES.

Mille grâces, madame, mon bras vous attendait avant que vous eussiez parlé; je suis tout à vous.

Mme DE VALTONNE.

Les yeux et les oreilles en moins?....

GEORGES.

Et pourquoi cela?....

Mme DE VALTONNE.

Parce qu'il me semble avoir deviné que vous comptez beaucoup vous en servir ce soir!

Mme DE BERLO.

Petite méchante!

(Elle a écouté le dialogue précédent.)

GEORGES.

Dites plutôt.... grande rusée!

SCÈNE SIXIÈME.

IRMA, Mme DE BERLO.

IRMA

(A part). Seule avec elle, comment lui cacherai-je mon indifférence.... on ne trompe pas une mère!....

(Mme de Berlo va vers elle....)

Nous sommes seules, madame, puis-je vous embrasser ?

Mme DE BERLO.

Ne vois-tu pas que j'en meurs d'envie ? (Elles s'embrassent.) Viens ici, ma belle enfant, que je t'admire et t'embrasse encore. (Elles vont s'asseoir sur le canapé.)

SCÈNE SEPTIÈME.

LES MÊMES, HECTOR.

HECTOR.

(A part, pendant qu'elles s'embrassent.) O bonheur! et combien je les aime toutes deux !... Les voilà donc ensemble.... et elles s'embrassent ! .... je pourrai donc adorer l'une sans désespérer l'autre !.... (il s'avance) Bonsoir, mère chérie, bonsoir, ma bien-aimée ; vous ne saurez jamais (il leur prend les mains et se met à genoux devant elles) combien j'éprouve de joie à vous voir ainsi.

Ah! mes chères amours, j'ai peur de mon bonheur, je crains qu'un orage ne vienne troubler une félicité si parfaite!....

IRMA.

Pourquoi donc, Hector; parce que tu es trop heureux? mais tu mérites de l'être; tu es beau, fier, bon, sensible; tu aimes, tu respectes ta mère; tu m'aimes un peu aussi.... pourquoi le bonheur s'éloignerait-il de toi? Notre Dieu n'est pas un Dieu cruel, il ne torture pas les âmes à plaisir, il a bien assez de besogne à punir les méchants.

HECTOR.

Pardonne-moi, mais tous ces bruits de guerre me torturent le cœur, et ces batailles qui me faisaient rêver gloire et triomphe, il y a six mois encore, elles me font peur aujourd'hui.... c'est qu'il me faudrait vous quitter.... toi et ma mère.

Mme DE E

(A part). Toi et ma mère! (Avec un soupir.) Elle d'abord.

HECTOR.

C'est qu'il me faudrait laisser ici tout mon cœur et tout mon espoir.... Un mot d'encouragement, Irma; j'ai quelquefois peur de devenir un lâche !

IRMA

(Se levant avec énergie). Lâche !.... toi !.... mon Hector !.... Je t'estime assez pour te le dire sans crainte: tu es Français, tu ne peux pas être un lâche !.... Si le malheur veut que la guerre éclate, tu te battras, comme tes frères, pour la patrie et pour ta promise, et si tu reviens couvert de cicatrices, la gloire que tu auras acquise sera pour elles une auréole et je t'en aimerai davantage.

Si tu ne reviens pas, je serai la fiancée d'un héros, mort au champ d'honneur.... La fiancée du mort resterait fidèle au souvenir; je me mettrais tout en noir !....

Mme DE BERLO.

Tais-toi donc, Irma, on dirait que tu la désires, cette guerre, tu me fais peur !

IRMA

(A part). J'en ai trop dit.

Mme DE BERLO.

Songe donc, s'il ne revenait pas ;.... j'ai perdu ton père, Hector, deux deuils ce serait trop pour ta pauvre mère!

HECTOR.

Irma te resterait; au coin du feu, les deux veuves parleraient de l'absent et vous auriez la consolation de pouvoir être fières de moi....Tu m'as rendu mon courage, Irma; si la guerre éclate, ainsi qu'il est probable, et si je pars, je te rapporterai les épaulettes de capitaine et la croix d'honneur!.... Ce seront mes cadeaux de noces !

IRMA.

Cadeaux magnifiques, mon Hector, et dont on parlerait.

Tout mon cœur donc pour les deux épaulettes, toute mon âme pour la croix d'hon-

neur, toute ma vie et tout mon être pour toi.

Va maintenant combattre pour ta patrie et pour ta dame, ses couleurs sont dignes de toi, futur maréchal de France !

SCÈNE SEPTIÈME.

LES MÊMES, CHARLES.

CHARLES.

Mademoiselle Irma !.... Vous savez que nous dansons cette valse et.... j'entends les premiers accords.

IRMA.

Je suis à vous, baron; tu permets, Hector?

HECTOR.

Je vais faire un tour de bal avec ma mère; je t'attendrai dans la salle blanche auprès de la comtesse douairière.

CHARLES.

La comtesse douairière.... vous aurez du bonheur si vous parvenez à la tenir un instant auprès de vous; elle a distribué ses engagements par quarts.

(Tandis qu'ils sortent, Georges de Livry et Mme d'Avelange entrent en scène.)

SCÈNE HUITIÈME.

GEORGES DE LIVRY, Mme D'AVELANGE.

Mme D'AVELANGE.

Vous dites donc, monsieur de Livry, que vous croyez à l'amour d'Irma pour M. de Berlo ?

GEORGES.

Parfaitement, madame d'Avelange, et la conversation que j'ai eue il y a quelques instants avec elle ne fait que me confirmer dans mon opinion.

Mme D'AVELANGE.

J'ai peur de vous voir déçu dans votre espérance et je crois pouvoir vous en donner une preuve décisive.

Voyez-vous là-bas ce monsieur aux cheveux blanchis?... il passe lentement en examinant lesinvités.

GEORGES.

Je le vois et le connais fort bien, c'est le marquis d'Alméda.

Mme D'AVELANGE.

Eh bien, je vais fortement vous étonner : mademoiselle Hélène d'Alméda, la fille unique du vieux marquis et la plus riche héritière d'Espagne, m'a parlé plusieurs fois d'Hector.

GEORGES.

Mlle Hélène d'Alméda!.... mais elle n'a pu le voir que fort peu?....

Mme D'AVELANGE.

Oubliez-vous qu'elle a logé huit jours sous le même toit?

GEORGES.

Je vous le concède, mais Hector n'y a paru que par hasard.... Vous savez que depuis huit jours les troupes sont consignées et que les officiers ont à peine le temps de rentrer chez eux.

Mme D'AVELANGE.

Et c'est là ce qui aggrave mes soupçons ; un jeune homme inconnu hier et dont on s'occupe aujourd'hui.... ne trouvez-vous pas que ce soit grave ?

Quant à Irma, M. d'Alméda en est passionnément amoureux, et, vous le savez, l'amour de ces riches vieillards, puissants de nom et d'honneurs, en impose parfois au cœur le plus.... timide; je ne dis pas qu'Irma en raffole, mais je prétends qu'elle n'est pas encore madame de Berlo ! D'ailleurs, vous allez juger par vous-même si j'ai médit; voilà Irma qui revient avec son danseur, le marquis d'Alméda se dirige vers eux ; ne l'empêchons pas d'aller présenter ses respec-

tueux hommages à Mlle de Maizeret (avec un ton de moquerie).

(Ils se retirent vers le fond et se promènent jusqu'à la scène onzième dans la salle du fond.)

SCÈNE NEUVIÈME.

LE MARQUIS, CHARLES, IRMA.

LE MARQUIS.

Me permettez-vous, comtesse, de vous présenter mes respectueux hommages ?

(Une personne entre dans la salle et dit quelques mots tout bas à Charles qui donne les marques du plus grand émoi.)

IRMA.

Certainement, marquis, et je pousserai même la condescendance jusqu'à vous octroyer l'insigne faveur d'embrasser mon gant.

LE MARQUIS

(Ployant le genou légèrement, embrasse avec transport). On n'est pas plus charmante, mais vous avez deux mains !

IRMA

(Lui avançant l'autre main). Vous serez donc toujours le plus galant gentilhomme de Navarre et de Castille.

LE MARQUIS.

Vous dire que vous êtes ravissante, c'est donc faire preuve de galanterie, comtesse? je croyais que mon seul mérite était d'avoir dit une vérité.

(Irma s'incline et remarque par contenance que Charles se démène et qu'il a envie de parler.)

IRMA.

Mais qu'avez-vous donc, monsieur de Valtonne, vous semblez être sur des charbons ardents?

CHARLES.

Ce que j'ai, mademoiselle? j'ai que je viens d'apprendre une terrible nouvelle et que j'ai promis de me taire!....

IRMA.

Ce doit être une torture épouvantable pour vous, baron, que garder un tel secret.

LE MARQUIS.

Je vais vous sauver de l'indiscrétion, cher monsieur de Valtonne; (se tournant vers la comtesse) la nouvelle est, en vérité, grande et terrible, car des centaines de milliers de vies ardentes et joyeuses sont condamnées; la guerre vient d'être déclarée à la Prusse.

IRMA.

Mon Dieu!.... voilà une nouvelle à laquelle je ne m'attendais guère et qui va faire bien du mal à.... madame de Berlo!

CHARLES.

Oh! mais je n'y songeais pas, je cours consoler cette pauvre cousine.

SCÈNE DIXIÈME.

IRMA, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Je vous rends grâces, mademoiselle la

comtesse, pour la délicate attention que vous avez eue de ne pas vous associer au chagrin de la douairière de Berlo.

IRMA.

Merci de n'y avoir vu que de la délicatesse !

LE MARQUIS.

Y avait-il donc autre chose au fond de votre pensée, mademoiselle? dans ce cas, pour Dieu, ne me faites point languir; toute ma vie pour un aveu !

IRMA.

Je ne sais pas faire de peine à ceux qui m'aiment, marquis; Hector de Berlo m'adore.... (Elle remarque la stupéfaction du marquis).... vous ne le saviez donc pas?

LE MARQUIS.

J'étais, il y a quinze jours, chez Mme de Berlo et elle ne m'a rien dit.

IRMA.

Eh bien!.... sachez-le donc; Hector est

fou de bonheur quand je lui lance un regard tendre; ma mère est fière de ce mariage; Mme de Berlo, qui en avait peur, le désire aujourd'hui; M. de Valtonne mourrait de douleur si je n'épousais pas son cousin; vous voyez bien que je n'aurai jamais le temps de désespérer tous ces gens-là!

LE MARQUIS.

Pourtant, vous qui ne savez désespérer personne, vous me désespérez bien, moi!....

Mais vous ne comprenez donc pas combien je vous aime, vous ne savez pas ce que c'est que la passion dont mon cœur déborde, vous ne songez pas que, pour un de ces regards, je donnerais ma vie.

Je mets tout à vos pieds: un nom qu'aucune souillure n'a jamais terni, un nom devant lequel tout s'incline; ma fortune, si grande que mes ancêtres mêmes ne la comptaient plus, elle est à vous, si vous voulez répondre à mon amour.

IRMA

(Écoute avec complaisance, puis redresse fièrement la tête). Je ne vends pas mon cœur, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi; mais je vous aime tant, Irma, je voudrais tant que vous m'aimassiez, que j'aurais tout offert pour cela, jusqu'à mon honneur!

IRMA.

Votre honneur!... vous oubliez votre fille, marquis!

LE MARQUIS.

Vous serez sa sœur, son guide, son conseil. Vous remplacerez sa mère que la pauvre enfant a perdue en venant au monde.

Elle est si bonne, ma fille, si joliment jolie; vous l'aimerez bien vite, on ne peut pas ne pas l'aimer!

IRMA.

Ressemble-t-elle à sa mère, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

Elle est tout son portrait, blonde comme elle, belle comme elle, aimante comme elle.... mais pourquoi cette question?

IRMA.

Pour acquérir une certitude, pour dissiper un dernier doute : Vous avez aimé Hélène de Saint-Hivoir d'un tel amour qu'il n'y a plus place pour moi dans votre cœur.... C'est que.... je vois clair, monsieur le marquis.

LE MARQUIS.

Eh, que voyez-vous donc?....

IRMA.

Je vois que si votre amour pour moi vous a fait une blessure légère, il en est une autre plus profonde qui n'est pas encore fermée et qu'il faut cicatriser.

Je ne suis pas de celles qui prétendent qu'un amour fait oublier l'autre.

L'avant-dernier gagne toujours à la comparaison.

C'est un passé charmant qui vous abandonne, que l'on regrette parce qu'on ne le tient plus et qu'on le voit à travers le prisme des années.

Parfois on veut le remplacer, ce bonheur perdu!.... Que fait-on alors?.... on se met à la recherche de l'inconnu, parce que c'est l'inconnu et que l'homme est naturellement curieux; mais la curiosité satisfaite, on s'aperçoit que l'on s'est trompé, que la seconde femme ne vaut pas la première et l'on a soin de ne pas oublier de le faire sentir adroitement à la seconde.

Êtes-vous certain, marquis, de m'aimer autant que vous avez aimé Hélène de Saint-Hivoir, votre défunte épouse?

LE MARQUIS.

Vous placez la question sur un terrain brûlant; ma première femme n'est plus, ne réveillons pas sa cendre! Les pensées que je lui donne encore sont des prières pour le repos de son âme. Je ne lui ferai pas l'injure

de troubler son sommeil par une pensée d'amoureux regret.

Je pense à Hélène de Saint-Hivoir comme l'on pense à une amie, à une sœur que l'on a perdue.... je me souviens de l'immensité de mon affection.... je ne me souviens pas de mon amour.

IRMA.

Voilà de belles et nobles pensées, et qui font honneur aux vertus de votre défunte épouse.

Mais elles sont autant d'injures pour moi, car qui m'aime doit oublier jusqu'à ses souvenirs d'amitié, jusqu'au nom de ses dernières amours.... C'est mon ultimatum, marquis d'Alméda!....

SCÈNE ONZIÈME.

(Georges et Mme d'Avelange rentrent en scène et vont à la rencontre d'Irma qui quitte le marquis en lui lançant un regard d'ironique triomphe ;... le marquis porte la main à son cœur.)

LES MÊMES, GEORGES, Mme D'AVELANGE.

Mme D'AVELANGE.

Eh bien, Irma, où vas-tu donc ainsi.... Parions que tu as aperçu Hector dans un groupe de jolies femmes et que tu cours le rejoindre ?....

IRMA

(Énervée). Il y a des jours où vous avez de l'esprit à en revendre, vicomtesse, mais aujourd'hui c'est de la perspicacité.

Mme D'AVELANGE

(Inquiète). Si je t'ai fâchée, pardonne-moi.

IRMA.

Te pardonner.... parce que tu m'as parlé d'Hector?.... mais tout le monde l'aime,

l'admire ou l'envie, tout son cœur est à moi (elle regarde le marquis), le mien tout entier est à lui.... Il n'y a plus rien à cacher, plus rien à craindre; nous nous aimons en plein soleil!.... te pardonner, mais viens donc ici, petite folle, que je t'emmène auprès de lui pour te faire gronder!.... Adieu, marquis!....

Mme D'AVELANGE.

Vous permettez, monsieur de Livry?

GEORGES.

Il le faut bien, n'est-ce pas, puisque notre maître l'exige.

SCÈNE DOUZIÈME.

LE MARQUIS, GEORGES.

(Le marquis se promène avec agitation; Georges le regarde avec pitié.)

LE MARQUIS.

Cette femme est un démon et je sens que

je l'aime!.... Cette femme n'a point de cœur et pourtant je l'adore!.... (Remarquant Georges.) Vous étiez là, monsieur de Livry?.... que pensez-vous donc, vous semblez soucieux!

GEORGES.

Je pensais au regard indéfinissable que Mlle de Maizeret vous a lancé en vous disant qu'elle aime Hector; car c'est à vous qu'elle le disait... Je pense que vous avez affaire à une femme terriblement amoureuse de vous!.... Il y a une énergique déclaration d'amour dans cette impudeur qui consiste à jeter aux vents le nom de ses affections.... légales.... il faut pour cela des raisons bien puissantes!

LE MARQUIS.

Des raisons puissantes?.... lesquelles?

GEORGES.

Par exemple, la crainte de n'être l'objet que d'un caprice passager.... c'est un moyen qu'exciter la jalousie!... (à part) si je pouvais

rompre le mariage d'Hector en jouant dans les cartes du marquis.

LE MARQIUS.

La jalousie!.... je le sens; s'il est vrai qu'elle aime Hector comme elle vient de le dire, je le lui tuerai!....

GEORGES.

Vous ne feriez pas cela, marquis; sa mère est veuve, elle n'a plus que lui!

LE MARQUIS.

Et à moi, que me reste-t-il? Irma m'a torturé le cœur! c'est une revanche infâme que faire souffrir les autres à cause de soi, mais c'est une revanche et, par le sang de mes pères, il ne sera pas dit que là où j'aurai offert mon nom, j'aurai trouvé un obstacle sur ma route sans tenter de le briser.

GEORGES.

Vous venez de dire: « Que me reste-t-il, si ce n'est la vengeance? »

Il vous reste autre chose, monsieur le marquis, il vous reste votre fille.

LE MARQUIS.

Ma fille! c'est vrai.... j'ai une fille, une fille que j'adore, que j'aime comme sa mère!.... ah!.... je suis bien malheureux!

(Il se laisse tomber dans un fauteuil.)

SCÈNE TREIZIÈME.

GEORGES, IRMA, LE MARQUIS.

(Irma est entrée pour prendre un éventail qu'elle a laissé sur la cheminée.)

GEORGES.

(Allant à elle). Vous m'avez demandé si j'étais votre ami, mademoiselle, vous voyez bien que je le suis, puisque le marquis pleure et que, grâce à moi, il ne troublera pas votre bal de fiançailles!

IRMA.

C'est donc la guerre entre nous deux, monsieur de Livry?

GEORGES.

C'est la guerre!.... à moins que vous ne voulussiez accepter mes conditions de paix!....

IRMA.

Lesquelles?....

(Georges lui offre le bras et sort avec elle. Le marquis, en proie à une vive surexcitation, se lève de son fauteuil.)

LE MARQUIS.

Femme sans amour, je vous ferai m'aimer!...

Caractère de bronze, je vous ferai plier ou vous casserai!....

Vous serez à moi et malheur à ceux qui se mettront sur ma route!....

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME.

CHEZ MADAME DE BERLO, LE 15 AOUT 1871.

(DÉCOR DU PREMIER ACTE.)

Sur la cheminée, des épaulettes de capitaine et une croix d'honneur recouvertes d'un crêpe noir.

Sur la table, un portrait d'Hélène d'Alméda et une grande lampe carcel éclairant fortement la scène.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme DE BERLO, HÉLÈNE, LE DOCTEUR CORMEAU.

(Mme de Berlo est assise à côté d'Hélène sur un canapé à gauche du théâtre. A droite, le docteur, assis dans un fauteuil et les coudes appuyés sur la table, lit le *Times* avec attention.)

Mme DE BERLO.

Que tu es bonne, chère petite, et que tu es charitable pour une pauvre mère abandonnée de tous, même de son fils!

HÉLÈNE.

Mais tais-toi donc, ma bonne mère, on pourrait croire.... tu veux bien que je t'appelle ma mère, n'est-ce pas?

Mme DE BERLO.

De tout cœur, chère enfant! (Elle l'embrasse.)

HÉLÈNE.

Qu'ai-je fait pour toi? moins que rien, et c'est plutôt moi qui te devrais de la reconnaissance; malheureuse chez mon père où je ne suis plus chez moi depuis son mariage, je viens me consoler auprès d'une autre douleur; quoi de plus simple!

Tu pleures un fils qui t'a quittée pour les lointains pays, je suis la fille de ceux qui l'ont désespéré;.... ne dois-je pas me faire pardonner?

Mme DE BERLO.

Que veux-tu qu'on te pardonne? ton père était bien libre d'épouser Mlle de Maizeret, M. de Livry le lui a même conseillé, croyant

que ce mariage convenait mieux à l'âge de ton père qu'à l'inexpérience d'Hector.

Qui donc aurait pu se douter alors des suites horribles de ce conseil, que j'approuvais sans oser l'avouer!

Ton père n'avait donné aucune parole, lui, il n'avait fait aucun serment et tu n'es la fille que du marquis; je le répète donc, que veux-tu qu'on te pardonne?

HÉLÈNE.

Mon père savait que ton fils adorait sa fiancée, il brisait un cœur et oubliait les serments faits à ma mère; je sens qu'il a bien mal fait,... et pourtant, quand il m'embrasse, alors que ma belle-mère n'est pas auprès de nous, il y a dans ce baiser tant de douleur et de regret que je ne puis pas ne pas avoir pitié de son malheur.

Mme DE BERLO.

Mais on ne la lui a pas imposée, cette femme pour laquelle il aurait donné sa vie. Il a trouvé la perfection qu'il cherchait, il

a conservé en même temps un bien plus précieux encore, l'amour de sa fille; et tu parles de son malheur.

HÉLÈNE.

Tu m'en veux d'avoir pitié de mon père!.... Il avait vu tant de joies pour lui dans cette union, tant de tendresses pour moi.... Il est tombé de si haut qu'il est vraiment à plaindre, presque autant que toi, ma bonne mère.... Non, je ne me sens pas la force de le maudire, malgré tout le chagrin qu'il m'a causé!

Mme DE BERLO.

Il a conservé sa fille, et tu trouves qu'il est aussi malheureux que moi!

Tu ne comprendras donc jamais combien mon cœur a saigné quand mon fils est parti.

C'était un dimanche, il avait annoncé son retour d'Allemagne où il était retenu prisonnier depuis six mois.... Il revenait joyeux de me revoir, m'écrivait-il, joyeux aussi de pouvoir montrer à Irma qu'il avait tenu sa parole, car il revenait capitaine et décoré! ...

Mlle de Maizeret, elle, n'avait pas su tenir la promesse qu'elle avait faite à Hector le soir du bal des fiançailles.

La première visite de mon fils, revenu à Paris, ne fut point pour moi, mais il fallut bien que la seconde le fût, car on ne le reçut pas chez la comtesse, qui s'était mariée un mois après le départ pour la frontière.

Je me souviens de tout cela comme si c'était d'hier.... Il y a une année pourtant que ces choses se sont passées, un an qu'il m'a quittée !....

Lorsqu'il entra dans ma chambre, je fus épouvantée ; jamais je n'avais vu un visage aussi pâle, aussi défait que le sien.

Il avait tout appris.

Il détacha sa croix d'honneur et la posa doucement sur la cheminée ; je le regardais avec stupeur ; après sept mois d'absence, il ne m'avait pas encore embrassée.... « Mère, me dit-il, cette croix je l'avais gagnée pour elle, je ne la porterai jamais !.... »

Il ôta ses épaulettes ; « je les ôte, me dit-il ; je ne veux conserver aucun souvenir, pas

même celui de la gloire que j'avais acquise pour elle, au prix de mon sang! »

Regarde, fillette,.... voilà ces épaulettes, voilà la croix de la Légion d'honneur; tout cela est couvert d'un crêpe, c'est tout ce qu'il me reste de lui!....

HÉLÈNE.

Glorieux souvenirs, mère, et que tu dois être fière d'avoir pu conserver.

Mme DE BERLO.

Glorieux, oui!.... mais derniers!.... mon fils est parti, alors, sans me dire adieu, de peur que je ne tentasse de le retenir!.... L'amour de sa mère ne pouvait pas le consoler de ses illusions perdues.... Il a donné sa démission.... il est à Londres, je crois; on m'a dit qu'il y avait fait de grandes entreprises, qu'il avait réalisé d'immenses bénéfices!....

LE DOCTEUR

(Se levant). Vos renseignements ne sont pas

complets, madame, voici un article du *Times* qui le concerne.

Mme DE BERLO.

Des nouvelles de mon fils.... oh! qu'elles soient les bienvenues, docteur.... donnez, donnez vite!....

(Le docteur lui passe le journal; au moment où elle veut lire, l'émotion la suffoque, elle s'évanouit.)

HÉLÈNE.

Mon Dieu, docteur, ce n'est rien, n'est-ce pas?

LE DOCTEUR.

Non, mademoiselle!.... (Il contemple Mme de Berlo avec compassion et curiosité et s'adresse distraitement à Hélène.) Là, dans mon paletot, mon flacon!.... là.... vous voyez, mon enfant, ce n'était rien, madame revient à elle!....

Mme DE BERLO.

Où suis-je?.... Il me semblait qu'on parlait de mon fils!

LE DOCTEUR

(Lisant). « On écrit de Londres :

« MM. Littlepol et Cie viennent de se déclarer en faillite; ils laissent un passif de plusieurs millions de livres sterling. Une des personnes les plus compromises est un gentilhomme français, M. Hector de Berlo. Heureusement que les bénéfices immenses qu'il a réalisés dans ces derniers temps lui permettent de supporter ce coup du sort. »

Mme DE BERLO.

Mais alors, docteur, il va peut-être revenir; s'il est ruiné, il faudra bien qu'il revienne !.... (avec une joie sombre).

LE DOCTEUR.

Il ne faut pas un malheur pour cela, madame, et si je ne vous ai pas annoncé plus vite une bonne nouvelle, c'est que je désirais vous y préparer.

Votre fils m'a écrit; il sera à Paris dans quelques jours, plus tôt encore, peut-être !

Mme DE BERLO.

Je reverrai mon fils?.... Docteur, jurez moi que vous dites la vérité!....

(Elle porte la main à son cœur et et chancelle; Hélène la soutient et la conduit à son fauteuil.)

HÉLÈNE.

Tant d'émotions, ma mère, doivent vous fatiguer; venez vous reposer un instant.... c'est que si vous ne vous portez pas bien, le docteur pourrait vous défendre d'embrasser Hector à son retour.

Mme DE BERLO.

Oh, cela!.... jamais!.... S'il me reste un souffle de vie, je me lèverai pour aller recevoir cet enfant dans mes bras!.... Car, s'il revient, c'est qu'il est malheureux, et je dois être là pour le consoler!... Viens, ma fille!

SCÈNE DEUXIÈME.

LE DOCTEUR.

Pour le consoler!.... le pauvre garçon en aura, je crois, bien besoin; il ne sait pas encore que sa ruine est complète !....

Maudite Irma ! femme sans honneur, sans Dieu! Sirène maudite, enchanteresse fatale pour qui des honnêtes gens se ruinent et se désespèrent, à cause de qui une sainte et digne femme se meurt.

(Il se promène avec agitation.)

SCÈNE TROISIÈME.

LE DOCTEUR, GEORGES.

GEORGES.

(Un domestique lui a ouvert la porte; il est entré à la fin du monologue précédent.)

Vous avez l'air bien agité, docteur, qu'y a-t-il donc?

LE DOCTEUR.

Vous arrivez à propos ; j'étais en train de me demander si cette comtesse de Maizeret dont vous redoutiez tant le mariage avec Hector, à cause de ses vices, ne lui a pas fait plus de mal encore en ne l'épousant pas!

Il y a de ces femmes marquées du sceau d'infamie qui portent malheur à tout ce qu'elles touchent de près ou de loin!.... ce sont les sirènes des côtes d'Italie et de l'île de Caprée; elles attirent comme un aimant, mais cet aimant est empoisonné et son contact est mortel!.... tenez!.... il n'y a pas cinq minutes de cela!.... j'entretenais Mme de Berlo de son fils,.... elle a éprouvé un de ces évanouissements auxquels, nous autres médecins, nous ne nous trompons pas!.... J'ai peur qu'elle ne sache pas supporter la vue d'Hector!....

Il y a des gens qui meurent de joie, monsieur de Livry, et la douairière, déjà affaiblie par sa maladie de cœur, est de cette nature là!

—

GEORGES.

Vous m'effrayez et m'intriguez à la fois; serait-il question du retour d'Hector ?

LE DOCTEUR.

Plus que cela, il revient !.... Dans quelques instants peut-être, il sera ici.... Voici une lettre qu'il m'écrit de Londres, elle est datée d'hier matin et il m'annonce qu'il la met à la poste en partant.... Elle est assez mal écrite, je vais vous la lire :

« Mon cher docteur,

« Comment se porte ma mère ?.... J'ai appris par des amis qu'elle avait été un peu souffrante à la suite de mon brusque départ.

« J'ai été bien cruel, n'est-ce pas, de la quitter ainsi ? Mais que voulez-vous ; j'avais le cœur si bien brisé et si bien perdu par suite de la trahison d'Irma que je n'ai pas eu le courage de rester auprès de ceux qui avaient été témoins de mon bonheur....

» Est-ce fausse honte ou sentiment d'orgueil, je n'en sais rien! Pendant un mois, j'ai erré comme un fou, ne sachant pas si je finirais ma journée chez moi ou bien dans la Tamise.

» Je ne voulais pas que la marquise d'Alméda connût ma peine; j'ai cru que le bruit de mes folies à Londres lui causerait quelque dépit; je comptais sans le cœur de pierre de cette femme et je ne suis arrivé qu'à une chose, c'est à lui faire croire que je l'aimais encore malgré sa félonie, à montrer à ma mère que l'étrangère seule était devant mon cœur, que j'étais un mauvais fils!

» J'ai bu maintenant à la coupe de tous les plaisirs; j'espérais, en me dégradant moi-même, dégrader l'infâme; j'ai fait des spéculations dont la hardiesse m'épouvante et qui ont réussi; je voulais l'écraser sous mon luxe, l'éclabousser avec mon opulence; un banquier vient de partir emportant la presque totalité d'un argent gagné au prix de tant de désespoirs et de tant de nuits sans sommeil!

» Je reviens aujourd'hui, le cœur froid, ne croyant plus à rien, ni à Dieu ni à sa justice; je ne saurai plus aimer que ma mère que j'ai fait tant souffrir. L'amour est pour moi comme une lettre qu'on a brûlée pour n'être jamais tenté de la relire encore! Indifférent à tout, à la richesse, aux honneurs, à la gloire, je n'espère plus qu'une chose en ce monde : le pardon de ma mère et la main loyale de mes derniers amis, ouverte à mon repentir ! »

Et en post-scriptum : « Je mets ma lettre à la poste et me prépare à quitter Londres pour être à Paris demain soir. »

GEORGES.

Pauvre garçon !.... fatal amour !....

LE DOCTEUR.

Vous dites bien ! Amour fatal, amour funeste à la famille que celui que l'on accordo à des objets indignes. Qui croira pourtant que la coquetterie, la coquinerie et la cour-

tisanerie d'une femme aient pu amener de tels désastres, de pareils déchirements?

Les malheurs se suivent : Fasse Dieu que la nouvelle marquise d'Alméda, qui peut se reprocher aujourd'hui un désespoir de cœur, une carrière brisée, un avenir perdu, une ruine complète peut-être, n'ait pas à se charger un jour la conscience de la mort d'une femme.

GEORGES.

Eh, quoi?.... Ne répondriez-vous donc plus de Mme de Berlo?

LE DOCTEUR.

Le chagrin a miné son tempérament, une hypertrophie du cœur s'est déclarée; le bonheur, la tranquillité de l'âme pouvaient seuls la guérir.

Aujourd'hui, je crains que le bonheur même ne soit impuissant, je crains que le bonheur ne l'achève!

SCÈNE CINQUIÈME.

LES MÊMES, HÉLÈNE.

HÉLÈNE.

Bonjour, monsieur, vous allez toujours bien?.... mais, je vous dérange peut-être?....

GEORGES.

Nous déranger, mon enfant, vous, le dévouement incarné; vous, la noble fille qui accomplissez ici le plus saint des devoirs: la charité!

Oh, non!.... vous ne dérangez pas et Dieu veuille que vous restiez ici bien longtemps encore!

HÉLÈNE.

Eh, quoi?.... serait-il question de m'éloigner?.... Je suis si heureuse ici.

LE DOCTEUR.

Il n'est pas question de cela, ma pauvre amie, et si le danger vient de quelque part,

ce ne sera pas de notre côté.... N'avez-vous jamais craint que la marquise, votre belle-mère, ne s'aperçût un jour des heures que vous lui dérobez? Ce jour-là, elle ne vous pardonnerait pas vos soins pour Mme de Berlo; ils seraient une insulte pour elle et pour votre père.

HÉLÈNE.

Tranquillisez-vous, docteur, j'ai mis dans la confidence ma vieille gouvernante; elle ne me trahira pas; c'est elle qui m'a élevée et nourrie, et puis, j'ai inventé un moyen pour que l'on ne se doutât de rien!

GEORGES.

Voyons le moyen, petit démon?

HÉLÈNE.

Voici : Tous les jours j'avais l'habitude d'assister au salut et puis j'allais avec ma gouvernante visiter les pauvres de ma paroisse; cela me prenait bien trois bonnes heures, car mon père me donnait beaucoup

d'argent!.... Eh bien, ces trois heures je les passe ici; ma gouvernante voit les pauvres pour moi, vient me reprendre après sa tournée et nous rentrons chez mon père comme si nous ne nous étions pas quittées.

Quant au bon Dieu, le temps que je lui dérobe, c'est une affaire à débrouiller entre lui et moi!

LE DOCTEUR.

Adorable enfant!.... tiens, tu ne sauras jamais à quel point je t'estime.... mais il faut que je te quitte, Hector doit être arrivé, il m'attend peut-être chez moi. Je rentre donc bien vite, car je ne veux pas qu'il vienne ici sans moi; veille bien sur notre malade, prépare-la doucement à la venue de son fils!.... (Il donne la main à Hélène.) Au revoir, fillette!.... Venez-vous, monsieur de Livry.

GEORGES.

(Il regarde depuis un certain temps Hélène avec enthousiasme.) A tout à l'heure, marquise! (Marquise est dit avec intention.)

HÉLÈNE.

A bientôt, messieurs, et ne vous gênez pas, car mon père et ma belle-mère assistent ce soir au bal de la vicomtesse d'Avelange et je me suis arrangée de façon à rester ici jusqu'à dix heures.

SCÈNE CINQUIÈME.

HÉLÈNE.

Hector revient!.... je vais donc revoir enfin ce pauvre jeune homme que les miens ont rendu si malheureux!.... Il me semble que je l'aime comme un frère, comme le meilleur des amis, comme.... oh, non!.... c'est impossible!

SCÈNE SIXIÈME.

HÉLÈNE, HECTOR.

(Hector entre par une porte dérobée, doucement, sans faire de bruit, comme s'il espérait ne pas être rencontré; il s'arrête comme pétrifié quand il aperçoit Hélène.)

HÉLÈNE

(Avec effroi). Ciel!.... monsieur de Berlo!

HECTOR

(Surpris). Vous me connaissez, mademoiselle, et il me semble que je vous fais peur; vous me connaissez, et je vous vois trembler.... il est vrai que je viens d'entrer ici sans me faire annoncer, comme si j'étais encore de la maison!.... je suis entré par le jardin, dont la porte était ouverte; je n'ai pas osé sonner à la grand'porte!

HÉLÈNE

(Craignant que Mme de Berlo n'entende). Plus bas, monsieur, plus bas!

HECTOR.

Mais qu'y a-t-il donc?.... Quel mystère plane sur cette maison désolée? les chambres sont désertes, tout est triste et lugubre ici!.... Que se passe-t-il?.... Est-ce qu'un nouveau malheur m'attend!.... Qui êtes-vous?

HÉLÈNE.

Qui je suis!.... (A part.) Il ne m'a pas reconnue, merci, mon Dieu!....

HECTOR.

Que faites-vous ici?.... parlez?.... mais parlez donc?

HÉLÈNE.

Si je vous gêne, monsieur; je partirai, je jure Dieu pourtant que je ne faisais point de mal dans cette maison, car je soignais une pauvre malade!.... Je suis sœur de charité!

HECTOR.

Pardonnez-moi, mademoiselle, de ne pas avoir deviné!.... Malheureux que je suis, je

rentre chez moi et je fais peur, je ne reconnais plus ceux que j'y rencontre. Ma place est prise au foyer et le fils est remplacé par une sœur de charité !... mais.... ma mère !....

HÉLÈNE.

Votre mère est souffrante, bien souffrante !

HECTOR.

Ma mère !.... oh ! je veux la voir !

HÉLÈNE.

Gardez-vous-en bien, le docteur l'a défendu !.... D'ailleurs, il va revenir.

HECTOR.

Etre chez elle et ne pouvoir l'embrasser !... De grâce, mademoiselle, dites-le moi, elle n'est pas bien malade, n'est-ce pas ?.... elle n'est pas.... morte ?...

HÉLÈNE.

Tranquillisez-vous, monsieur, votre re-

tour lui fera tant de plaisir qu'il la guérira; si vous saviez combien elle et moi nous avons prié pour que ce retour ne se fît pas attendre trop longtemps!

HECTOR

(Intrigué). Vous aussi, vous avez prié!.... Que vous ai-je donc fait pour que vous ayez eu ainsi pitié de moi?

HÉLÈNE.

Vous m'avez fait du mal, du mal et du bien!....

Du mal, en me faisant sentir par votre départ combien étaient coupables des gens que j'aimais et estimais; du bien, en me donnant l'occasion de pouvoir venir quelques fois ici verser des larmes retenues depuis trop longtemps.

Je priais avec votre mère pour que Dieu éloignât le calice de nos lèvres! Je pleurais avec elle sur les ruines de notre bonheur.

HECTOR.

Et comment avez-vous appris, si jeune, à connaître la douleur ?

HÉLÈNE.

J'ai besoin qu'on m'aime, monsieur de Berlo, mon cœur ne vit que d'affection.... tout cela m'a manqué; soudain, ma mère est morte; mon père sur qui j'avais reporté toute ma tendresse, mon père s'est remarié; ma belle-mère est jalouse de l'amitié qu'il me témoigne; il n'y a que Mme de Berlo qui m'aime un peu et je le lui rends de toute mon âme.

HECTOR.

Ainsi donc, quand j'étais loin d'ici, dépensant dans de folles orgies le reste de mon âme, oubliant mes devoirs, l'honneur et Dieu, il y avait une bonne fille qui consolait ma pauvre mère et qui lui parlait quelquefois de l'absent !....

Votre nom, mademoiselle, votre nom, que je le redise toute ma vie et le grave dans mon cœur ?

HÉLÈNE.

Mon nom est un nom maudit et que vous ne devez point connaître, parce que vous venez de me dire que vous m'estimez un peu, parce que votre mépris me ferait trop de mal.... Mais on sonne, votre mère m'appelle, je vais la préparer à vous recevoir !

(On entend le bruit d'un timbre.)

HECTOR.

Vous ne voulez pas me dire votre nom, mademoiselle, je respecte votre silence et ne vous importunerai plus.

Mais, quel qu'il puisse être et quoi qu'il arrive, sachez-le, les soins dont vous avez entouré ma mère seront pour moi un éternel souvenir de respect envers vous.... et d'amitié si vous le voulez bien (il lui tend la main). Je commence par vous obéir, bien que cela me soit bien pénible dans ce moment où tout mon cœur s'élance vers ma mère.... J'attends ici que vous veniez me chercher pour me conduire auprès d'elle.

SCÈNE SEPTIÈME.

HECTOR.

(Il se jette dans un fauteuil et regarde le portrait d'Hélène, lequel se trouve sur la table). Son portrait !.... sans doute pour la voir toujours, la garder auprès d'elle par le souvenir quand elle est partie.... Comme ma mère doit l'aimer ! (Il retourne le portrait.) « A Mme de Berlo, celle qu'elle veut bien nommer sa fille.... Hélène d'Alméda.... » (Il se lève avec emportement.) La fille du marquis !.... chez moi !.... malédiction !

SCÈNE HUITIÈME.

HECTOR, GEORGES.

GEORGES

(Entrant). Hector !.... Enfin je te revois !....

HECTOR.

Mon vieil ami !.... (Ils se serrent la main.)

GEORGES.

Qu'as-tu donc? ta main tremble et te voilà tout pâle.

HECTOR.

Ce que j'ai!.... je viens de découvrir un terrible secret.

Cette femme, cette garde-malade qui soigne ma mère, c'est Hélène d'Alméda!.... Cette famille qui m'a fait tant souffrir, elle a donc eu pitié de mes malheurs, qu'elle a envoyé cette enfant vers ma mère?....

Dites-moi donc que je fais erreur, monsieur de Livry, tant d'infamie ne pouvait pas descendre sur ma maison.

GEORGES.

Vous vous trompez Hector, et vous échauffez sans motifs!... M. et Mme d'Alméda ne savent rien; Hélène a tout pris sur elle, elle dérobe aux pauvres et à Dieu le temps qu'elle passe ici.

Bénis cette chère enfant à qui tu devras encore le bonheur d'embrasser ta mère!

Bénis-la, car ta mère l'aime comme sa fille et jamais aucun dévouement ne mérita autant de respect.

Hélène d'Alméda est une sainte, tout le monde ici lui parle chapeau bas!

HECTOR.

Et depuis quand est-elle ici?

GEORGES.

Depuis qu'elle apprit ton départ, depuis six mois environ. Mme de Berlo ne voulait pas la recevoir, mais j'étais là, moi, je la fis entrer!.... Elle était en grand deuil, car elle reporte le deuil de sa mère depuis le mariage du marquis.

Il y avait dans sa requête tant de charme, d'innocence et de dévouement que ta mère oublia le nom que portait la solliciteuse et qu'elle la pressa contre son cœur!

« Je viens, lui dit Hélène, je viens vers vous, madame, parce que je sais que votre fils est parti.... Je viens vous demander pardon d'être la fille du marquis d'Alméda!

» Mon père vous a pris votre enfant, Dieu m'a envoyée vers vous pour essayer de remplacer l'absent !.... Voulez-vous que je sois votre fille ?.... »

Je n'oublierai jamais cette scène, Hector, il ne faut pas non plus que tu l'oublies.

SCÈNE NEUVIÈME.

LES MÊMES, HÉLÈNE.

HECTOR.

M. Georges de Livry vient de m'apprendre votre nom, mademoiselle,... voulez-vous être ma sœur et me pardonner d'avoir été un mauvais fils !...

Il n'y a qu'un instant, je maudissais le sort fatal qui avait permis qu'une d'Alméda ait pris ma place au foyer ; maintenant, je bénis Dieu, car il m'a fait connaître un ange et vient de me faire entrevoir que tout n'est pas chimère ici-bas, puisque l'on peut encore croire à l'abnégation, au dévouement.

HÉLÈNE

(Levant les yeux vers le ciel). Oh, ma mère! vous avez écouté ma prière, je pourrai donc rester auprès de ceux que j'aime!

HECTOR.

Ma sœur!.... conduisez-moi auprès de ma mère, c'est bien à vous qu'il convient de lui ramener son fils..... dites.... le voulez-vous?

HÉLÈNE.

(Elle lui tend la main et l'entraîne.) Venez!....

HECTOR

(A Georges). Moi qui croyais mon cœur endormi pour toujours!

GEORGES.

Courage, Hector, courage; on n'est jamais si près du bonheur que lorsqu'on croit toucher à l'abîme!

SCÈNE DIXIÈME.

GEORGES.

Si cela était possible; faire revivre ce cœur brisé, unir ces deux belles âmes!... Qui sait ?.... Il suffit pour cela d'une main qui tremble, d'un cœur qui palpite et d'une larme dans un bel œil bleu !....

Mademoiselle d'Alméda, vous n'empêcherez pas Hector de lire dans vòtre âme, car les gens malheureux ont une perspicacité étrange... et puis... non ce serait trop beau!... Dieu ne le voudrait pas !

(Il frappe sur un timbre et un domestique paraît.)

Le docteur est-il auprès de Mme de Berlo ?

LE DOMESTIQUE.

Oui, monsieur.

GEORGES.

Alors tout est bien.... allez !

LE DOMESTIQUE.

C'est que....

GEORGES.

Eh bien ?

LE DOMESTIQUE.

Il y a là une dame qui voudrait parler à Mme la douairière.

GEORGES.

Vous lui avez dit que c'était impossible?...

LE DOMESTIQUE.

Oui, mais elle a tant insisté que je viens vous demander ce qu'il faut faire?... elle est en toilette de bal!

GEORGES.

Son nom?

LE DOMESTIQUE.

Elle n'a pas voulu me le dire!

GEORGES.

Introduisez.... ici!

(Le domestique se retire.)

Qui cela peut-il être et quel est ce mystère !....

J'entends le frôlement d'une robe de soie.... voyons !....

(Il s'avance vers la porte et, quant il voit entrer Irma, il se recule épouvanté.)

SCÈNE ONZIÈME.

GEORGES, IRMA.

Vous, madame !.... ici !.... un pareil jour !.... Ah ! c'est trop d'audace !....

LA MARQUISE.

De l'audace, cela vous étonne !.... vous savez bien pourtant que j'en ai toujours eu.... D'ailleurs vous devez comprendre pourquoi je viens ici.

GEORGES.

Je comprends que vous êtes une créature infernale, je comprends que votre cœur est de pierre, que votre âme est de boue ! Je

comprends que j'ai le droit de vous insulter, parce que vous avez perdu toutes les vertus d'une femme! je comprends que vous êtes tombée si bas que rien ne vous épouvante! Mais je ne comprends pas que vous ayez l'impudeur de venir souiller de votre haleine impure cet asile de l'honneur et du devoir!

LA MARQUISE.

Vous le prenez sur un ton qui de votre part m'étonne, vous qui avez été mon complice pour arranger mon mariage avec le marquis!

GEORGES.

Arrêtez, madame!.... Oui, j'étais votre complice et je ne regrette rien, car au malheur d'avoir pour belle-fille une créature telle que vous, Mme de Berlo doit préférer l'abandon de son fils, et elle le comprend aujourd'hui au milieu de ses larmes.

J'ai été votre complice pour vous empêcher de faire une infamie!

LA MARQUISE.

Où donc alors cherchez-vous les raisons de votre haine, puisque je n'ai fait qu'obéir, puisque je ne me suis pas éloignée de la route que vous m'aviez tracée, puisque je n'ai été que votre jouet !

GEORGES.

Je trouve autre part les causes de mon mépris :

Je les trouve dans votre œil, où je lis le dédain de tout ce qui est saint et pur, dans votre attitude que je touve impudente, dans votre vie où je vois l'amour des choses vilaines, la volupté, l'adultère et l'hypocrisie.

LA MARQUISE.

Monsieur !.... je suis une femme !

GEORGES.

Vous êtes une femme sans honneur et sans pitié, vous êtes de celles qui font entrer

l'amant dans le domicile conjugal et qui mettent sa main dans la main du mari; vous êtes de ces femmes à la vertu de contrebande qui vendez à d'honnêtes gens de l'innocence falsifiée; vous êtes une tache dans votre race, vous êtes enfin de ces femmes que l'on tuerait dans un moment d'oubli, si les lois ne s'y opposaient et ne protégaient vos jours précieux.

C'est pour cela que je vous méprise; et si j'ai reculé d'horreur quand vous êtes entrée ici, c'est parce que là où vous êtes, le malheur ne tarde pas à vous faire cortége!....

Eh bien, dites-le donc tout de suite, quel malheur apportez-vous?

LA MARQUISE.

Paroles inutiles et temps perdu.... et je n'en ai pas à perdre, car je sors d'un bal et je ne voudrais pas que ma longue absence pût être interprétée.... je dois y retourner.... monsieur de Livry, où est ma fille?

GEORGES.

Au ton que vous prenez, on sent que vous êtes bien certaine que Mlle Hélène d'Alméda, votre belle-fille, est ici.

LA MARQUISE.

J'en suis certaine et, comme sa présence dans cette maison est pour moi un outrage, j'exige que vous me la fassiez rendre ou que vous me disiez où elle est; j'irai l'y reprendre!....

SCÈNE DOUZIÈME.

LES MÊMES, LE DOCTEUR, PUIS HECTOR.

(Le docteur entre par la porte de gauche.)

LE DOCTEUR.

Allez-y donc, madame, votre fille est ici dans cette chambre (il montre de la main la chambre qu'il quitte), auprès de Mme de Berlo, morte de

joie en revoyant son fils, et son fils,.... le voici, madame !

(Georges porte la main à son cœur; Hector entre lentement, la tête penchée, et se dirige vers le fauteuil sans remarquer la présence d'Irma.)

Tremolo à l'orchestre.

HECTOR

(Prenant le bras du docteur qui s'est approché de lui). Docteur, vous avez entendu ce qu'elle disait quand je suis entré dans sa chambre; elle ne me savait pas aussi près d'elle. — Caché derrière son lit, je pouvais tout entendre.

« Hélène, disait-elle, si je n'ai pas la force de le revoir, si j'en meurs, car je sens que mon cœur bat à se rompre, tu consoleras Hector; tu lui diras que je pardonne à tous ceux qui m'ont fait du mal, que je vous bénis, lui et toi, et que je voudrais qu'il devînt ton appui, ton époux ! »

Son époux !.... et la fatalité veut qu'elle se nomme d'Alméda !.... Tous mes amis sont ici.... (il regarde autour de lui).... où donc est Hélène ?.... Elle priait tout à l'heure.... (Avec an-

goisse et se rappelant ses souvenirs.) Oh!.... je me souviens!.... ma mère est morte.... ma mère est morte sans avoir eu le temps de m'embrasser!

Malheur!.... malheur à ceux qui ont ainsi parsemé ma vie de désillusions, de chagrins et d'amertume!

(Irma, effrayée, veut sortir; Georges la retient par le poignet.)

GEORGES.

Votre démon vous a amenée ici, vous y resterez!.... Vous ne trembliez pas, il y a quelques instants; il est trop tard maintenant pour avoir peur.... A genoux, madame, à genoux!....

HECTOR

(Se retourne au bruit et reconnaît Irma; il se recule, épouvanté d'abord, en la montrant du doigt, puis se rapproche). Cette femme!.... quelle est cette femme!.... Tu as donc osé reparaître devant moi!.... C'est ton mauvais génie qui t'envoie, car aujourd'hui s'est remplie la coupe de ce que je puis souffrir, elle déborde!.... Je vais donc

pouvoir te dire enfin combien je te hais, combien je te méprise, combien je te maudis !

GEORGES

(Effrayé). Hector !....

HECTOR.

Tu as raison, mon ami, ce n'est pas ainsi qu'il faut que je lui parle, à cette femme que le ciel, dans un jour de colère, a formée pour mon désespoir !.... hors d'ici, misérable, si tu ne veux pas que je te tue !.... va-t'en ! .... je te chasse !....

SCÈNE TREIZIÈME.

LES MÊMES, HÉLÈNE.

HÉLÈNE

(Elle se jette aux genoux d'Hector). Grâce, Hector, grâce au nom de l'affection que ta mère avait pour moi !.... grâce pour ma mère !....

HECTOR.

Ta mère!.... mais non!.... c'est la femme du marquis d'Alméda, c'est le démon que j'ai été assez fou d'aimer, c'est l'infâme pour laquelle j'ai brisé ma carrière, pour qui j'ai sacrifié ma mère, pour qui j'ai souillé mon cœur et compromis ma vie ici-bas et mon avenir là-haut!.... Cette femme n'est pas ta mère, Hélène, laisse-moi la chasser!....

HÉLÈNE.

Au nom de ta mère morte sans rancunes et qui t'a pardonné les chagrins que tu lui as causés; au nom des soins que j'ai eus pour elle, pitié!.... pour.... cette femme!....

HECTOR.

Tu me demandes, Hélène, un sacrifice au-dessus de mes forces. J'ai juré d'écraser un jour cette femme sous le poids de mon mépris et rien ne m'en empêchera!

(Hector ouvre sa chemise avec violence, comme s'il allait l'arracher....)

Voyez, madame, voyez cette poitrine cou-

verte de cicatrices; c'est quand je tombais, renversé par la mitraille, alors que je n'avais sur mes lèvres brûlantes et desséchées que deux mots : « Irma et Patrie! » qui devaient sauver mes jours, c'est alors que vous montiez à l'autel et qu'à la face de Dieu vous trahissiez des serments faits à un homme qui mourait pour vous.

(Irma se cache la tête dans les mains, Hector lui saisit le bras et la force à le regarder en face.)

Regardez-moi donc, démon!.... et voyez ce que je suis devenu; ma mère est morte et mon œil est sec, je n'ai plus de cœur, je n'ai même plus la notion du bien, je n'ai plus que de la haine....

HÉLÈNE.

Je suis à tes genoux, Hector, pardonne, et si ce n'est pour ta mère, qui pourtant avait pardonné à tous ceux qui lui avaient fait du mal, fais-le pour moi à qui elle a commandé de t'aimer!.... Je t'aime, Hector, pardonne pour cet aveu échappé de mon âme!

GEORGES.

(Il saisit avec effusion les mains d'Hector.) Cet ange vient de t'offrir son cœur, Hector, tu ne peux pas le refuser.

HECTOR

(A part). Je n'ai jamais senti ma poitrine se serrer ainsi!.... Dieu, que t'ai-je donc fait pour que tu me tortures de la sorte !

(Irma, conduite par Georges, se dirige vers le fauteuil où Hector s'est assis en réfléchissant amèrement. Elle se met à genoux. Hector regarde Irma et veut parler.... son attitude est désespérée.)

Oh !.... je ne peux pas !.... je ne peux pas !

(Il regarde Hélène qui pleure dans les bras de Georges et, rassemblant tout son courage, il continue ainsi :)

Au nom de Mlle Hélène d'Alméda que ma mère aimait et qui est une sainte et pure enfant, en souvenir de son dévouement, en reconnaissance de son affection pour moi, je vous pardonne, je tâcherai d'oublier les malheurs que le ciel m'a envoyés.... j'oublierai !

IRMA

(Lui prenant la main, avec reconnaissance). Oh, merci! merci!....

HECTOR

(Relevant Irma). C'est un jour de clémence aujourd'hui, madame la marquise, je vais prier pour que Dieu aussi vous pardonne!

(Il va vers Hélène.) Viens, Hélène!... ma sœur!... mon amie!.... viens auprès de la pauvre morte!

GEORGES.

(Il lui a mis Hélène dans les bras; Irma cache mal son dépit d'avoir été vaincue.) Cette femme a dû courber le front dans la poussière.... Fasse le ciel qu'elle ne se veuille point venger!

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

CHEZ LE MARQUIS.

La scène se passe le 15 septembre, 1871, sur la terrasse du jardin. — Ameublement de campagne. — Chaises de paille. — Table, etc.

Une porte au milieu de la balustrade du fond.— Le jardin au fond, le bâtiment à droite et à gauche de la terrasse.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, CHARLES.

CHARLES.

Je vous certifie, monsieur le marquis, que vous vous trompez ; je connais Irma depuis trop longtemps pour avoir pu me faire une telle illusion sur son compte !

Certes, elle peut avoir été légère, mais ce n'est pas là un crime impardonnable !.... Quelle est d'ailleurs la femme du monde qui n'a pas été un peu légère ?....

Mais voilà bien des paroles pour un rien; Irma a sacrifié pour vous son mariage avec Hector de Berlo; n'est-ce donc point une preuve suffisante de son affection pour vous?

LE MARQUIS.

Eh! voilà justement ce que je me reproche; et d'autant plus que, je le vois bien, tout ce qui arrive est bien un châtiment d'en haut.

J'ai enlevé, fou que j'étais, une fiancée à un jeune homme de vingt-quatre ans qui l'aimait, à un jeune homme, fils d'un vieil ami; je la lui ai enlevée, parce que je la croyais parfaite;.... mon crime n'en a été que plus grand.

Mais le châtiment est plus grand encore, car plus on croit aux vertus d'une femme, plus on tombe du ciel quand on s'aperçoit que l'on s'est fourvoyé.

Plus nous avons enjolivé notre idole, plus nous avons bercé notre cœur d'illusions, d'espérance et de foi, plus nous sommes frappés quand nous nous trouvons face à face

avec une réalité qui nous montre combien tous nos calculs étaient faux!

J'ai été fou de m'imaginer qu'Irma m'aimerait un jour, j'ai été téméraire d'avoir osé l'espérer, j'ai été coupable d'avoir recherché cet amour;.... mais vous avouerez qu'ici la peine est trop dure et que je ne suis plus qu'un malheureux dont il faut avoir pitié!

CHARLES.

Ah! vraiment, c'est trop fort que se lamenter pour pareille misère!

LE MARQUIS.

Pareille misère!.... Mais qu'êtes-vous donc devenus, gens du monde!.... Où placez-vous le point d'honneur?.... Ma femme a un amant, le prince; ce n'est donc pas assez pour qu'un d'Alméda pleure?

CHARLES.

Le prince Alphonse!.... mais c'étaient de simples enfantillages, monsieur le marquis!.... A peine s'il lui embrassait la main

et encore avec quelle convenance, quelles formes exquises de politesse! (A part). Elle s'en plaignait!

Le prince de Sorini était peut-être envers elle plus galant qu'envers d'autres, cela se peut, mais de là à avoir été son amant, vous avouerez qu'il y a du chemin!

LE MARQUIS.

Il n'y en a pas!

Comme vous, j'ai pu croire à la vertu des femmes coquettes, et c'est parce que j'y ai cru que j'ai donné mon nom, celui de ma fille!.... à une femme indigne de le porter!

La vertu de ces femmes-là tient à un fil; plus on s'attaque à cette vertu, plus vite le fil se casse.

Irma de Maizeret était la maîtresse du prince de Sorini quand je l'ai épousée; le prince aurait dû empêcher cette union!.... J'ai provoqué le prince, dans deux heures je me bats avec lui; si Dieu est juste, je le tuerai!

CHARLES.

Tudieu, marquis, où sont vos preuves? On ne se bat pas ainsi avec un homme comme le prince, on ne risque pas, marquis d'Alméda, une vie comme la vôtre contre une vie comme la sienne, et cela sur le premier soupçon venu.

LE MARQUIS.

Devant une question d'honneur, il n'y a ni prince ni marquis qui tienne!... il n'y a plus que des hommes qui mettent en pratique cette rude devise : « Honneur passe noblesse! » D'ailleurs, j'ai des preuves.... qui remontent à deux ans.... Lisez cette lettre; je l'ai trouvée dans un meuble sur lequel ma femme avait par mégarde oublié la clef, il y a quelques jours!.... Vous voyez où j'en suis arrivé, n'est-ce pas?... à fureter dans un tiroir!.... mais il me semble que vous hésitez.... écoutez donc, je vais lire moi-même!

« Paris, le 1er mars 1870.

» Chère Irma bien-aimée,

» Je ne viendrai pas à notre rendez-vous habituel parce que je dois travailler avec le banquier Mottet!.... Sois à deux heures du matin au pavillon de chasse, je t'y attendrai....

» Reçois, en attendant le bonheur de te sentir dans mes bras, mes baisers les plus doux et les plus affectueux.

» Ton ALPHONSE. »

En voici une autre, de preuve!.... J'ai provoqué le prince, parce que je ne suis pas de ces maris qui invitent à dîner les amants de leur femme en les priant poliment de ne plus recommencer!.... j'ai provoqué le prince, je lui ai mis cette lettre sous les yeux, il n'a pas nié en être l'auteur, il n'a pas nié avoir été l'amant d'Irma.

C'est une preuve, n'est-ce pas?

Vous voyez bien qu'il faut que l'un de nous deux disparaisse, le prince ou.... moi!

CHARLES.

Et votre fille, monsieur le marquis, avez-vous le droit, pour vous donner cette mince satisfaction de la vengeance, avez-vous le droit de jeter une tache sur son honneur?

Quoi que vous fassiez, tout Paris saura dans quelques heures que la personne avec laquelle vous vous serez battu est l'amant de votre femme. On exagérera même, on inventera le flagrant délit; le nom de votre fille sera, soyez-en certain, mêlé à ce scandale. Et puis, voulez-vous savoir ce qui arrivera : on plaindra l'amant, si vous le tuez, on vous jettera la pierre; vous n'y récolterez qu'une chose, la seule qu'il faille éviter : votre nom sera pendant quinze jours dans toutes les bouches; vous serez, votre fille et vous, un objet de curiosité! Si le prince vous tue, vous serez bien avancé dans votre vengeance.

Croyez-moi, cachez ces plaies, faites semblant d'ignorer le plus longtemps possible aux yeux du monde que vous connaissez ces intrigues.

Prévenez votre femme et songez à une chose, c'est qu'en toute justice, s'il y a quelqu'un de trop, ce n'est pas le prince, qui, bien qu'amant de la jeune fille, a respecté la femme mariée ; s'il y a quelqu'un à châtier, c'est Irma, qui, en échange de votre nom et de votre fortune, vous a vendu une marchandise avariée !....

LE MARQUIS.

Certes, ma femme est coupable ; moins coupable cependant que M. de Sorini, car il pouvait empêcher ce mariage !.... Le mariage !.... avez-vous parfois songé à cela, monsieur le baron, et vous faites-vous une idée bien exacte de son origine, de son but, de ses conséquences ?

CHARLES.

Le mariage ? c'est l'union plus ou moins intime de deux êtres de sexes différents qui se sont associés pour se rendre la vie le plus agréable possible, tout en agissant chacun plus ou moins pour soi.

LE MARQUIS.

Vous plaisantez!.... Le mariage est, dans l'ordre moral, une association où par contrat chacun apporte sa part de travail et de capital!

La femme donne sa virginité, son honneur, elle s'engage à aimer son mari, ses enfants et à vivre digne d'eux!....

Le mari apporte son nom, et ce n'est pas la moindre chose, sa fortune et sa responsabilité morale, et c'est uniquement parce que les contractants ont promis devant Dieu et devant les hommes d'apporter fidèlement toutes ces choses dans leur association et qu'ils les ont apportées, que cette association est valable, que le mariage est réel.

Si la femme, parjure à ses serments, n'a plus ni virginité, ni honneur, si elle ne sait pas comprendre qu'elle doit le respect au nom de son mari et ses enfants, si elle n'a plus ces vertus pour lesquelles un honnête homme lui a voué sa vie, le contrat est nul, l'associée manquant à sa parole est

par le fait mise en dehors, le mari la chasse de son toit, comme une misérable qui a compromis son avenir.

Mais comme, la plupart du temps, cette débitrice est insolvable aux dettes d'honneur, comme la société la protége souvent et la plaint toujours, le mari prend le seul dédommagement qui lave aux yeux du monde l'insulte qu'il a reçue, il tue l'amant de sa femme.

CHARLES.

Mais le prince de Sorini, quel rôle vouliez vous qu'il jouât, comment pouvait-il empêcher ce mariage?

LE MARQUIS.

Il le pouvait en épousant Irma, il ne devait pas l'abandonner après l'avoir déshonorée; le nom des marquis d'Alméda ne souffre pas plus les taches que celui des princes de Sorini.

Si cette femme était bonne pour moi, elle l'était pour lui; il ne l'a pas épousée, c'est

une lâcheté; il ne s'est pas opposé à ce que je l'épouse, c'est une infamie.

Vous voyez bien que l'amant est plus coupable que la maîtresse, car Irma délaissée par le prince avait à racheter sa virginité perdue... Elle n'a commis qu'un faux avec accompagnement de circonstances atténuantes. Elle aurait pu épouser Hector; j'ai mérité que ce fût moi qu'elle ait semblé préférer !... Vous le voyez, je suis calme, j'ai fait la part de responsabilité de chacun et chacun paiera selon ses œuvres !... Je vais tuer le prince, chasser et déshériter ma femme. Quant à ma fille, si je meurs, j'ai exprimé dans mon testament le désir de voir Georges de Livry lui servir de père, Hector de Berlo devenir son mari ; ce sera la réparation ! Je n'ai rien oublié, n'est-ce pas, et chacun aura bien son compte !...

Je vous laisse maintenant, je reviendrai dans quelques instants pour arrêter avec vous les conditions du combat, car vous êtes toujours mon témoin..... n'est-il pas vrai ?

CHARLES.

De grand cœur!

SCÈNE DEUXIÈME.

CHARLES.

(Haut.) Comptez sur moi.... (A part.) pour arranger l'affaire.... je dirai au prince qu'il fasse des excuses!....

Si le marquis savait pourtant que c'est un peu à cause de Georges de Livry et beaucoup à cause de moi qu'Irma a renoncé à épouser Hector.

Je croyais avoir bien fait en cette circonstance; les malheurs d'Hector m'ont appris que j'avais mal compris ma mission!.... Aujourd'hui, je crois vraiment que je me suis encore trompé et que la Providence a réglé tout cela sans moi!.... décidément ma femme a raison, je n'ai jamais vu bien clair et ne servirai jamais à grand chose!....

(Il veut sortir et rencontre Georges.)

SCÈNE TROISIÈME.

CHARLES, GEORGES.

GEORGES.

Bonjour, baron!... mais on m'avait dit que M. d'Alméda était auprès de vous?...

CHARLES.

Il vient de me quitter pour quelques instants.... Vous avez à lui parler?....

GEORGES.

Oui!.... et de choses fort intéressantes.... devinez!

CHARLES.

Eh que voulez-vous que je devine? j'étais justement en train de me démontrer que je suis un parfait imbécile!

GEORGES.

Oh!....cher baron.... vous exagérez. (Charles s'incline.) Mais le temps presse, voici la chose :

je viéns demander au marquis la main de sa fille Hélène pour Hector.

CHARLES

(Pensif). Pour Hector!.... Mais ce violent amour pour Mlle de Maizeret ?

GEORGES.

Dissipé, envolé!.... Il ne restait plus rien au fond du cœur d'Hector, Irma avait su le dessécher complétement; il n'y avait plus là (il touche sa poitrine) que de la haine.

Un ange l'a touché de son aile, et cette fureur contenue depuis si longtemps, et ces menaces de vengeance sont tombées devant un aveu.

Cette âme, blessée par la désillusion, s'est remplie de reconnaissance et d'amour pour l'être qui l'avait sauvée du désespoir!.... Hector est neuf à l'amour comme aux plus beaux jours de sa jeunesse.

CHARLES.

Eh bien! mon cher,.... vous arrivez dans

un mauvais moment, le marquis vient d'apprendre un terrible secret.

GEORGES.

Lequel ?

CHARLES.

Que sa femme était avant son mariage la maîtresse du prince de Sorini.

GEORGES.

Je m'en doutais.

CHARLES.

Tu dis ?

GEORGES.

Je dis que j'en étais certain !

Ah ! mon brave ami, vous rappelez-vous notre conversation d'il y a deux ans, quand nous avons fait connaissance dans le salon de Mme de Berlo ?

Il y avait alors deux familles bien calmes, bien heureuses !

Aujourd'hui, partout le trouble, la discorde, la mort !....

De ce temps-là, il n'y avait rien à venger, rien à pardonner!....

Aujourd'hui on n'entend plus que les mots de vengeance et de pardon!

Et tout cela pourquoi?

Parce que, dangereuse sirène, Mlle de Maizeret était douée du don diabolique de coquetterie et d'enchantement, et parce que son cœur, trop petit déjà pour contenir une seule affection, s'est brisé un beau soir sous la pression des multiples déclarations d'amour que lui valait cette fausse qualité que le monde appelle : raffinement dans l'art de plaire!

SCÈNE QUATRIÈME.

LES MÊMES, HÉLÈNE D'ALMÉDA.

HÉLÈNE.

Mon père m'a dit que vous étiez ici, monsieur de Valtonne, il m'a prié de venir vous tenir société; vous le voulez bien?....

Tiens! monsieur Georges de Livry....

GEORGES.

Vous semblez soucieuse, mon enfant !

HÉLÈNE.

C'est que mon père était fort préoccupé ; il m'a dit qu'il devait causer quelques instants avec son notaire et puis qu'il viendrait nous rejoindre au jardin !.... Il y avait même une larme qui se cachait dans son œil !.... Que se passe-t-il, qu'est-ce que tout cela veut dire ?....

CHARLES.

(A part). Je comprends, il a voulu l'éloigner !

GEORGES.

Cela me semble fort naturel; ne cause t-on pas à chaque instant avec son notaire sans que pour cela on ait une arrière-pensée ?

HÉLÈNE.

Oui, mais la larme dans l'œil ?

GEORGES.

Vous aurez mal vu, mon enfant ; aussi, si

vous voulez m'en croire, nous irons tous trois nous asseoir au jardin sous le vieux chêne que vous aimez tant....

HÉLÈNE.

Tous quatre !

GEORGES.

Comment, tous quatre ?

HÉLÈNE.

Oui !.... Hector va venir !

GEORGES.

Vous savez déjà ?....

HÉLÈNE.

C'est mon père qui m'a annoncé sa visite...

GEORGES.

Vous avez donc tout avoué à votre père ?

HÉLÈNE.

Pourquoi donc lui cacherais-je cela? Ce que je fais est bien; j'ai commencé par aimer

Hector parce qu'il me semblait que c'était mon devoir, cela est vrai; mais aujourd'hui je l'aime vraiment et sans arrière-pensées!

GEORGES.

Parce qu'il vous aime et que vos deux bons cœurs étaient faits pour s'unir!

HÉLÈNE.

Il me semble que Mme de Berlo me remercie du haut du ciel, et, quant à ma mère, je sens là (elle porte la main à son cœur) qu'elle approuve mon choix et bénit mon premier amour.

Je savais que vous deviez venir, monsieur Georges, Hector me l'avait écrit.

Il sera bien heureux quand il saura que mon père consent à ce qu'il vive entre mon amour pour lui et le pardon qu'il a si généreusement octroyé à Mme d'Alméda.

CHARLES

(Bas à Georges). La pauvre enfant ne sait pas

que si le marquis consent, c'est que Mme d'Alméda n'est plus digne de rester ici.

HÉLÈNE.

Vous parlez bas quand moi je vous livre tout mon cœur!.... ce n'est pas bien!

GEORGES.

M. de Valtonne me disait que, par l'influence d'un ami, il est parvenu à faire réintégrer Hector dans son grade de capitaine.

Il osera vous épouser maintenant, le pauvre garçon n'aurait jamais osé ne vous offrir que son cœur!

HÉLÈNE.

Que vous êtes bon, monsieur Georges, et que je vais être heureuse au milieu de tant de bons cœurs!....

Allons, mes amis, suivez-moi au jardin, je vais faire trois bouquets; un petit pour vous, monsieur de Valtonne, un moyen pour vous, monsieur de Livry, et un grand....

GEORGES

(Avec bonhomie). Pour Hector!.... c'est convenu!

(Ils sortent par la porte de la terrasse.)

SCÈNE CINQUIÈME.

IRMA.

(Elle est entrée par la porte de droite et regarde s'éloigner les trois personnages.) Il paraît que j'épouvante, que je mets les gens en fuite; pourtant on m'a vue assez bas dans le pardon que j'ai imploré d'Hector pour que je ne doive plus faire peur, ce me semble?....

Quel démon tentateur m'a poussée dans cette maison maudite, et comment ai-je été assez ridicule pour y rester?....

Il était beau dans sa fureur, le capitaine de Berlo!

Quelles flammes dans ses yeux, quelle ardeur dans sa haine, quelle force de cœur et quelle douleur dans son pardon!....

J'aurais peut-être mieux fait d'épouser

celui-là, plutôt que ce marquis qui n'a d'yeux que pour sa fille et de pensées que pour sa précédente épouse!

Quelle revanche, pourtant, si je pouvais réveiller ce cœur endormi, quelle revanche s'il pouvait m'aimer!

(Un domestique entre, tenant une lettre sur un plateau; il prononce les paroles suivantes :)

Madame la marquise, voici une lettre que le valet de chambre du prince de Sorini vient de me remettre pour vous; il a dit que c'est pressé.

IRMA

(Prenant la lettre). Donnez!....

(Elle la parcourt légèrement, puis s'écrie avec épouvante :)

Mon Dieu!.... que s'est-il donc passé? (Lisant.)

« Ma chère bien-aimée,

» Ton mari vient de me provoquer; il connaît nos relations. (Elle s'arrête haletante d'émoi.) Ce secret, toujours si loyalement gardé, est enfin découvert.... Nous nous battons à deux heures. » (Elle regarde la pendule.) Midi, mon Dieu!....

(Continuant sa lecture.) « Je croyais avoir plus de courage, mais au dernier instant mon cœur a faibli!.... ton amour m'a rendu lâche.... Je t'attendrai dans une demi-heure à la porte du parc, avec une voiture à volets fermés.... Si tu viens, nous partirons ensemble pour l'Angleterre!....Prends avec toi tes bijoux et tes titres de fortune!.... Si tu ne viens pas, je me battrai avec ton mari et, comme je n'ai pas le droit de le tuer, je ne me défendrai pas!

» Ton ALPHONSE!.... »

.... Ciel!.... mon mari!.... (Elle cache vivement la lettre pendant que le marquis entre en scène.)

SCÈNE SIXIÈME.

LE MARQUIS, IRMA.

LE MARQUIS.

Je suis aise de vous rencontrer, madame; je viens de causer avec mon notaire, j'ai à vous parler!

D'après mon testament fait quelques mois après notre mariage (les vieillards meurent parfois subitement, c'était votre droit de le craindre), je vous laissais, à ma mort, l'usufruit de ma fortune entière avec la réserve de payer à ma fille une rente annuelle.

J'étais à cette époque dans d'autres dispositions qu'aujourd'hui. J'ai fait un changement: je laisse ma fortune à ma fille et vous déshérite complétement.

Voilà ce que j'avais à vous dire, madame, je ne vous retiens plus; mon notaire vous fera connaître mes dernières instructions!

IRMA.

Vous me déshéritez.... complétement, monsieur le marquis, qu'ai-je donc fait pour mériter ainsi votre colère?

LE MARQUIS.

Je croyais que vous auriez eu la pudeur de ne point le demander, que vous auriez eu l'intelligence de comprendre; mais puisqu'il en est autrement, voici :

Je me bats dans quelques instants avec le prince de Sorini; c'est assez vous dire pourquoi je vous déshérite; si je suis tué, je ne veux pas que vous dissipiez avec lui la fortune de ma fille!.... J'aurais pu faire plus: vous tuer, par exemple! (Irma se recule épouvantée.) Ne craignez rien, j'aime mieux vous laisser vivre avec votre honte et mon mépris!

J'aurais pu me tuer moi-même, mais cela aurait fait encore plus de bruit autour de mon nom, assez déshonoré comme cela.

Quant au reste, je laisse à Dieu de pardonner s'il le veut; mais, en mari outragé, je commence par devancer son verdict qui se fait parfois trop attendre: je vous juge et je vous condamne.

IRMA.

Vous vous battez, monsieur le marquis, et me déshéritez; vous m'enlevez en un seul jour et mon amour et ma fortune, et vous ne voulez pas me donner vos raisons!.... Quel épouvantable soupçon vous est-il donc venu à l'esprit? le prince de Sorini était

pour moi simplement un ami, je lui avais voué....

LE MARQUIS.

Assez de fourberies, assez de mensonges!.... D'ailleurs je ne me donnerai pas la peine de continuer avec vous une discussion qui me pèse. Je finis donc :

Je sais que vos folles dépenses ont absorbé la moitié de votre dot.

Comme je ne veux pas, parce que vous avez porté mon nom, comme je ne veux pas que vous soyez dans la misère, je vous ai laissé l'administration d'un domaine que je possède en Normandie; vous ferez des revenus ce qu'il vous plaira!

Vous pouvez prendre possession de ce domaine dès demain!

Je compte, par conséquent, ne plus vous rencontrer dans cet hôtel qui est à moi seul et à ma fille à partir d'aujourd'hui. (Il sort.)

SCÈNE SEPTIÈME.

IRMA

(S'écrie avec colère en crispant les poings). Marquis !... (continuant plus calme) quel mépris et quelle froideur !

Vous m'enlevez mes richesses, mon honneur, et le seul amour qui ait fait tressaillir ma chair, vous voulez me le tuer !.... marquis d'Alméda, malheur à vous !

D'où peut venir ce coup imprévu ?..... d'Hector !.... oui !.... d'Hector !.... il m'a semblé que son pardon cachait une arrière-pensée !.... sa vengeance est jolie !.... mais la revanche ne se fera pas attendre.

Ah ! Hector !.... vous vous mettez encore sur ma route ; eh bien, je vais vous apprendre ce qu'il en coûte de lutter contre une femme telle que moi !

Ah ! vous voulez me briser !.... mais mon cœur est de pierre et ma tête est de bronze... on ne les cassera pas !... Je veux !... je veux rester marquise !....

Ou bien, non!.... c'est vous, marquis d'Alméda, qui cacherez votre couronne et abandonnerez le nom de vos pères; car je saurai si bien les flétrir que vous ne les oserez plus porter!.... oui!.... vous sentirez ce que pèse ma colère!.... Quant à vous, Hector, qui aimez Hélène, je vais si bien déshonorer le père que vous n'oserez plus épouser la fille!

SCÈNE HUITIÈME.

HÉLÈNE, IRMA.

(Irma sort tout en fureur et rencontre Hélène.)

HÉLÈNE.

Où allez-vous donc, ma mère, vous avez l'air bien agitée?

IRMA.

Où je vais!.... dis à ton père que je me rends de ce pas chez le prince de Sorini, parce que je ne veux pas qu'il me le tue, parce qu'il y a quatre ans qu'il est mon amant,

parce que je veux qu'avant deux heures tout Paris le sache. Ton père m'a donné un château en Normandie pour y cacher ma honte, il m'a chassée de cette maison; dis-lui qu'il prenne garde que ma honte ne vous éclabousse lui et toi, toi surtout, la fiancée d'Hector! dis-lui que puisqu'il m'enlève mon prestige, je me sens dépouillée en même temps de toute retenue, de toute vertu; que je me sens capable de jeter sur notre nom, car le vôtre sera toujours le mien, tant de flétrissures et tant d'infamies que cette boue dans laquelle je vais me plonger sera peut-être encore la plus belle de mes vengeances!

(Elle sort.)

SCÈNE NEUVIÈME.

HÉLÈNE, PUIS LE MARQUIS.

HÉLÈNE.

Le prince de Sorini son amant!.... mon

père déshonoré!.... Et Hector qui vient aujourd'hui demander ma main!.... (Elle tombe à genoux.) O ma mère, ma mère!.... vous qui du haut du ciel avez toujours veillé sur votre enfant, pensez à moi aujourd'hui, car je touche à l'abîme, il est temps que vous fassiez un miracle; seul, il pourrait nous sauver!

LE MARQUIS.

Ma fille en prières!.... Que s'est-il donc passé?... Hélène.... que fais-tu là?....

HÉLÈNE.

Je priais, mon père; je priais parce que je sais que vous allez vous battre, je priais pour que Dieu vous protége et guide votre bras quand vous serez devant.... cet homme! je priais enfin, pour que ma mère veille sur vous et protége vos jours!

LE MARQUIS.

Quoi!.... vous savez?

HÉLÈNE.

La marquise m'a tout avoué, l'infâme,

et, vrai Dieu, c'est au nom du noble sang qui coule dans mes veines que je viens vous dire : vengez-vous !

LE MARQUIS.

Merci, pour cette parole !.... je sens qu'aujourd'hui ta mère me pardonne, puisque tu t'associes à ma vengeance !

SCÈNE DIXIÈME.

LES MÊMES, GEORGES DE LIVRY, PUIS HECTOR.

GEORGES.

(Il apparaît au fond.) Vous ne vous vengerez pas, monsieur le marquis,.... pour deux raisons : la première, parce que je viens de voir passer Irma dans la voiture du prince de Sorini, toutes fenêtres ouvertes, et qu'il sera probablement trop tard pour les rejoindre !

HÉLÈNE.

(Se jette en pleurant dans les bras de son père.) Hector ne voudra plus de moi !

LE MARQUIS

(Avec colère). La seconde raison, monsieur de Livry?

GEORGES.

La seconde raison (il regarde derrière lui et voit Hector qui entre en scène) parce qu'Hector de Berlo, capitaine d'état-major, chevalier de la Légion d'honneur, ne trouve pas que vous soyez déshonoré et vous demande que vous lui fassiez l'honneur de lui accorder la main de votre fille.

HÉLÈNE.

(Se jette dans les bras d'Hector.) O mon Hector!.... comme je vous aime!

HECTOR.

Vous me la donnez donc, monsieur le marquis?

LE MARQUIS.

(Son bonheur l'accable.) Je vous la donne et je vous bénis; je vous la donne parce que vous êtes digne d'elle, je vous bénis pour l'honneur que vous rendez à ma maison!

Irma de Maizeret, allez donc maintenant traîner dans la fange le nom de mes pères, allez donc vous vautrer dans le ruisseau avec la couronne du marquis d'Alméda !.... Allez, courtisane du grand monde, sirène et pervertie, allez !.... l'honneur de ma fille est sauf et mon nom n'est plus qu'à moi !....

Hector, laissez-moi dès aujourd'hui la nommer Mme de Berlo.

HECTOR.

(Il donne ses deux mains à M. d'Alméda.) Comme je vous comprends, mon père !....

HÉLÈNE

(A son père). Et combien nous vous aimerons !

GEORGES.

Je vous l'avais bien dit, monsieur le marquis, le mari n'est pas déshonoré par les fautes de sa femme ; il trouve toujours un honnête homme qui épouse sa fille ! Quant à l'infidèle, laissez passer la justice de Dieu !.... La femme que le mari chasse de

EN VENTE CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

ET LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

LES

COURTISANES MARTYRES

ROMAN DE MŒURS

PAR

EUGÈNE VAN DER MEER

Un beau volume in-18 jésus. Prix : 3 francs.

Bruxelles, imp. AD. MERTENS, rue de l'Escalier, [illegible].